

- III. **Entretien avec Najwa Barakat**
IV. **Roman: Comme si elle dormait, d'Élias Khoury**
V. **Bibliophilie: Les fous du livre au Liban**

- VI. **Le dialogue au Moyen-Âge**
VII. **Rencontre avec Jean-Christophe Rufin**
VIII. **Hubert Nyssen, éditeur du Nord au Sud**



Édito

Tenir

Partout dans le monde, le programme des manifestations culturelles de l'année est annoncé dès janvier. Partout dans le monde, sauf au Liban. Car comment programmer quoi que ce soit quand le pays risque à tout moment d'être entraîné dans une guerre inutile, quand des émeutes peuvent éclater n'importe où, quand le spectre d'un coup d'État fomenté par l'étranger plane sur nous, quand l'aéroport et nos écoles sont constamment menacés de fermeture, quand, du jour au lendemain, nos rues et nos faces se transforment en champs de bataille? Qui, aujourd'hui, peut prévoir l'avenir du Liban? Il suffit d'écouter tous ces voyants et astrologues énumérer dans les médias nos malheurs futurs pour mesurer à quel point notre terre est devenue propice à toutes sortes de conjectures, ouverte à toutes les éventualités, et à quel point notre peuple est désormais « accroché aux cordes du vent »... À l'heure actuelle, nos festivals hésitent à monter des spectacles, la plupart des projets sont remis, les Salons du livre reportés, les artistes étrangers hésitent à se rendre au Liban... Notre demain, c'est l'inconnu. On attend, sans trop savoir quoi, la guerre, la paix, un miracle, un peu comme Estragon et Vladimir guettant l'arrivée de Godot dans la fameuse pièce de Beckett, ou Drogo, le héros du *Désert des Tartaris*, scrutant un horizon d'où nul ennemi ne surgit jamais. Quelle sera la prochaine échéance? Nos politiciens eux-mêmes ne le savent pas. Navigation à vue. Le Libanais range son frein; on le tue à petit feu. Sortira-t-il du brouillard? « *Ma devise? Tenir!* » nous disait Daniel Picouly dans le précédent numéro. Nous tiendrons.

ALEXANDRE NAJJAR

Comité de rédaction: ALEXANDRE NAJJAR, ANTOINE BOULAD, CHARIF MAJALANI, FARES SASSINE, JABBOUR DOUAIHY.

Coordination générale: HIND DARWICH

Secrétariat de rédaction et conception graphique: ALEXANDRE MEDAWAR

Ont contribué à ce numéro: GEORGES ZAYNATY, KATIA BADDOURA, LAURENT BORDERIE, LUCIE GEFFROY, MAZEN KERBAJ, NATHALIE SIX, NICOLE HAMOUCHE, RITA BASSIL EL-RAMY, STÉPHANIE JABRE, WADDAH CHARARA, WADIH AUDI, ZEINA ANTONIOS.

Supplément publié en partenariat avec la Librairie Orientale et la Librairie Antoine.
E-mail: LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM

Ces livres qu'on écoute

Les Fleurs du mal lues par Michel Piccoli, *Du côté de chez Swann* récité par Michaël Lonsdale, *Un cœur simple* de Flaubert déclamé par Fabrice Luchini, les livres ne se lisent pas seulement, ils s'écoutent aussi. Petite vague dans l'océan de l'édition littéraire, le livre audio prépare son avenir en misant sur le téléchargement. Il pourrait faire plus de remous qu'on ne le pense.

Le livre audio a longtemps souffert d'une image poussièreuse. Traditionnellement destiné aux enfants friands de contes, aux malvoyants et aveugles, aux personnes du troisième âge ou aux étudiants désireux d'apprendre une langue étrangère (méthodes de langues Assimil ou autres), il s'ouvre depuis quelques années à un public plus large, en touchant non seulement les automobilistes ou voyageurs qui profitent de leurs trajets pour écouter une œuvre et les femmes au foyer qui voudraient se distraire ou se cultiver tout en vaquant aux travaux ménagers, mais aussi les amateurs de littérature qui veulent s'offrir une nouvelle façon d'aborder des textes littéraires qu'ils connaissent déjà: le comédien – car ce sont souvent des comédiens qui lisent les textes – fait ressortir des sonorités, des rythmes, des images qu'on n'avait pas forcément perçus auparavant. Quant au plaisir d'entendre l'enregistrement d'un grand écrivain lisant son propre texte, il se révèle encore plus intense et crée entre auteur et auditeur une certaine familiarité que l'écrit ne procure pas. « *L'écoute renvoie aux joies de l'enfance, où on se laissait bercer par une voix qui racontait une histoire* », ajoute Ronald Wood, fondateur des éditions De vive voix.

Un choix de plus en plus vaste

À parcourir la production des différents éditeurs de livres audio, il faut admettre que les critiques habituelles qui taxent le livre audio de « sous-produit du livre » ou de vulgaire ersatz de bouquin ne tiennent plus. À l'automne dernier, les éditions Thélème, spécialisées en littérature classique, ont sorti l'intégrale d'*À la recherche du temps perdu* dans un coffret de 111 (!) CD, déjà « collector » pour les passionnés de Proust. Petite maison d'édition, De vive voix a, quant à elle, fait un effort remarqué sur l'aspect graphique des couvertures – colorées et originales –, ainsi que sur le choix des récitants. « *Il faut trouver la bonne alchimie entre une voix et un texte. Marie-Christine Barrault lisant Borgès, ça ne marche pas. Avec Michel Piccoli, au contraire on se rapproche d'une sorte d'évidence* », remarque Ronald Wood.

En France, une vingtaine de maisons d'édition sont spécialisées dans le livre audio et cultivent leur spécificité. Considérées comme leader dans le secteur, les éditions Frémeaux ont, entre autres, une vocation patrimoniale, celle de rendre disponibles les grands

textes littéraires lus par les auteurs eux-mêmes. C'est ainsi qu'ont été ressortis des tiroirs de l'INA (Institut national de l'audiovisuel) *L'Étranger* lu par Albert Camus ou encore *La Gloire de mon père* interprété par Marcel Pagnol. Dans le même registre, Harmonia Mundi propose, à l'initiative d'Olivier Germain-Thomas, *Voix de poètes* où 14 auteurs (Prévert, Super-

vielle, Breton, Colette, Céline...) disent eux-mêmes leurs textes, document précieux qui n'est pas sans rappeler *Tonalités*, une ancienne anthologie sonore des littératures francophones (où Georges Schehadé côtoyait Senghor, Kateb Yacine et Ionesco), et l'excellent *Poetry Speaks*, édité par Sourcebooks MediaFusion, où les plus grands poètes d'expression anglaise (Walt Whitman, T.S. Eliot, W.B. Yeats...) récitent leurs propres poèmes. D'autres maisons d'édition privilégient les classiques (*Le Prophète* de Khalil Gibran; *Lettres à un jeune poète* de Rilke lu par Catherine Deneuve) ou les titres contemporains comme *Harry Potter*, *Da Vinci Code*, *Le Nom de la rose*, *Suite française* d'Irène Nemirovsky ou *La Première gorgée de bière* de Philippe Delerm... Même les associations s'en mêlent: dans le prolongement des activités de l'association « Lire et faire lire », créée par l'écrivain Alexandre Jardin en 1999 pour transmettre aux enfants le goût de la lecture par le biais de retraités bénévoles qui font des lectures dans les écoles, l'association « Lire dans le noir » enregistre

sur CD audio des livres qui viennent de paraître pour les rendre accessibles aux aveugles et aux malvoyants. Deux collections ont été lancées: d'une part, des livres gratuits, offerts aux bibliothèques qui en font la demande, d'autre part des ouvrages destinés à la vente, notamment des nouveautés littéraires ou des essais abordant les grands sujets de société...

« *L'écoute renvoie aux joies de l'enfance, où on se laissait bercer par une voix qui racontait une histoire* »

Les limites du secteur

Malgré des progrès certains, le marché du livre audio n'en reste pas moins un « microsecteur ». Dans la plupart des librairies, il représente à peine 1% des ventes. « *Tous les ans, environ 200 titres nouveaux apparaissent dans ce secteur. Généralement les ventes ne dépassent guère les quelques milliers d'exemplaires* », souligne Laurence Deschamps, chargée du rayon littérature à la FNAC forum, à Paris. Sauf exception. Dernièrement, *La contre-histoire de la philosophie*, de Michel Onfray aux éditions Frémeaux a connu un vif succès. Plus de 300 000 exemplaires en ont été vendus. D'aucuns ont aussitôt parlé de « l'effet Onfray » qui aurait popularisé le produit CD audio auprès du grand public. Mais du côté des libraires, on y a surtout

vu un épiphénomène, démontrant par ailleurs qu'en matière de livres audio, les titres d'histoire (comme les discours du général de Gaulle) ou de sciences humaines sont globalement plus prisés que les romans ou les textes purement littéraires.

Au Liban, les livres audio importés suscitent un intérêt grandissant: jusque-là commercialisés par quelques disquaires, ils sont désormais exposés sur des présentoirs spéciaux dans la plupart des grandes librairies du pays. À la Librairie Antoine, par exemple, les CD littéraires, historiques ou destinés à la jeunesse (comme

la collection Gallimard) sont disposés en bonne place, à l'entrée, pour mieux attirer l'attention du client. Mais les éditeurs libanais semblent assez frieux pour s'engager dans ce domaine, sans doute à cause du piratage qui pollue le paysage audiovisuel de la région: en langue française, on trouve aux éditions Hatem des cassettes reprenant des ouvrages pour la jeunesse parus dans la collection « Écologie »; en arabe, ici et là, des livres audio pour l'apprentissage des langues ou, dans un registre voisin, les pièces de théâtre de Ziad Rahbani, très recherchées par son vaste public. En Palestine, tout récemment, a été lancé un projet ambitieux de création d'une audiothèque riche de cent heures de morceaux choisis de la littérature arabe. Destinée aux personnes malvoyantes, aux analphabètes, aux écoliers des territoires palestiniens de Cisjordanie et de Gaza,

mais aussi aux radios palestiniennes qui souhaitent enrichir leurs programmes culturels et éducatifs, cette louable initiative financée par l'Institut des médias de l'Université de Bir Zeit et par le Programme international de l'Unesco pour le développement de la communication réunira des textes d'écrivains d'Égypte, du Liban, d'Irak, de Palestine, de Syrie et du Maghreb, comme Khalil Gibran, Taha Hussein ou al-Manfalouti, enregistrés sous format numérique MP3. L'idée semble avoir fait son chemin puisque 21 chaînes de radio locales ont décidé de proposer des émissions réalisées à partir de cette audiothèque et que les écoles palestiniennes (dont neuf pour aveugles) y ont répondu favorablement.

L'avenir au téléchargement

Modernisme oblige, le livre audio devra composer, dans les années à venir, avec la mort annoncée de l'objet CD. Celui-ci pourrait progressivement disparaître au profit du téléchargement numérique via Internet. Filiale de France Loisirs, Audible a donné l'impulsion dès 2004 en vendant du téléchargement de livres audio. Depuis, la plupart des éditeurs (Livraphone.com; Livrior.fr; Numilog.fr; Voolume.fr; etc.) s'y mettent. En novembre, Frémeaux a lancé son propre site de téléchargement tandis que De vive voix vient de faire numériser tous ses titres par Virgin et Numilog. « *Lorsqu'on a lancé notre collection, il y a deux ans, on savait très bien que le relais du téléchargement arriverait rapidement*, explique Paule Du Bouchet, responsable de la collection « Écoutez Lire » chez Gallimard. *Je ne crois pas du tout au livre numérique, mais je suis persuadée qu'en format MP3 ou autre, le livre audio a de très beaux jours devant lui.* » L'importance croissante de l'audio comme support de contenu à travers les podcasts et l'utilisation toujours plus massive de lecteurs MP3 tels que l'Ipod ont tendance à donner raison à ces prédictions. Sans compter que, comparé au disque, le téléchargement, permet de vendre plus d'heures d'écoute pour moins cher. Signe flagrant de cette évolution: depuis quelques mois, le site Internet de la SNCF, l'un des plus visités en France, propose gratuitement à ses internautes des « webcast » littéraires, des extraits de livres ou œuvres intégrales à télécharger. Dans les librairies sonores du futur, les CD audio feront office d'incunables!

LUCIE GEFFROY



© Alexandre Medawar

د. ماريان كدم

ذكاء الجسد

طريقان إلى حياة أفضل

النجل الأسود للنقط

تاريخ من المجتمع والحرب والسلمة والمال

Librairie Orientale

لقاء الثقافات

المكتبة الشرقية

CARREFOUR DE CULTURES

Achrafieh: 01 200875 • Hamra: 01 736524 • Bin el-Fil: 01 485793

www.librairieorientale.com.lb

بورشون حابرمان

مستقبل الطبيعة الإنسانية نحو نسالة ليبرالية

Le point de vue de Waddah Charara

Contrainte de corps

Un sit-in monstre (ou tout aussi bien, l'occupation, toujours monstre, et cependant avec un risque accru de dériver vers monstrueuse, plus grave, féminin aidant, que le monstre ou le pauvre monstrueux) organisé par un ex-commandant en chef et non président de la république (en ré-



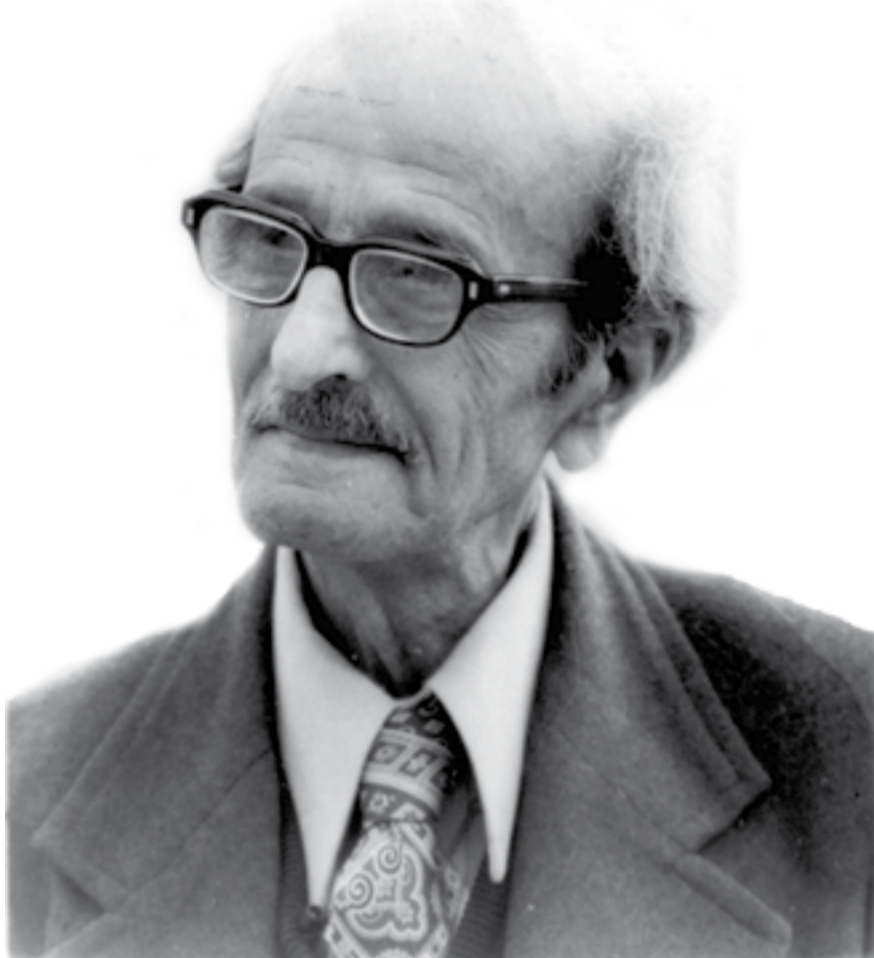
D.R.

et bien argumentées et charpentées ont essaimé jusqu'à la lisière du lieu élu par Madame Ayda Sabra en guise de planches d'une scène presque nue, en guenilles, et en mal de limites et de poteaux, et donc d'orientation, pour y dérouler les péripéties très fortement cacophoniques, et même pire, sous l'angle envahissant et accablant des lieux d'aisance qui donnent son titre accrocheur à la pièce, *Latrines publiques*, ou plus plate-ment *W.C. publics* si l'on préfère. Et que dit Mme Sabra par le truchement improbable des neuf corps (entiers avec visages et langues pas si pendues que ça) secoués par leurs « inter-relations », besoins, désirs, attentes, répulsions, et l'intercession d'un « jeu de massacre » si bien nommé et frisant la prophétie écumante ? À (très peu de choses près) ce que pré-dit la monstruosité occupante et menaçante. La réduction de la parole à des interjections et des heurts de postures ne peut manquer de réduire les (supposés) interlocuteurs à des robots éruptant et « merdants », dixit certains polars américains (les revoilà encore ceux-là !). L'occupation par les robots, étend le mensonge et sa cacophonie, à toutes les voies pensables et imaginables. La voix humaine n'est alors qu'intimidation et contrainte de corps. Ne circulez point !

Autrefois

Les archives de L'Orient Littéraire

Dans *L'Orient Littéraire* du 26 janvier 1963 un article de l'écrivain et critique Jamil Jabre consacré au livre d'une figure de proue de la littérature libanaise Mikhaïl Nouaymé (1890-1988), intitulé *Le Dernier jour*.



© An-Nahar

L'écrivain libanais Mikhaïl Nouaymé, auteur d'une quarantaine d'ouvrages, vient de publier aux éditions Sader, à Beyrouth, un nouveau livre intitulé *Le Dernier jour*.

Le Dernier jour est moins un roman qu'un recueil de méditations. Nouaymé y développe ses conceptions de la vie, de l'homme et du monde « *Leve-toi et fais tes adieux à ton dernier jour.* » C'est sur cet appel émouvant que se réveille à minuit, comme d'un obsédant cauchemar, le héros de Nouaymé, Moussa al-Askari. Il se rend plus que jamais compte de l'absurdité de l'existence terrestre: « *Vanité des vanités... tout est vanité* » et se dépêche, avant même de recouvrer ses esprits, de recommander son âme à Dieu. Dans la fièvre provoquée par cette annonce divine se déroule en vingt-quatre heures toute l'action du *Dernier jour*. Le héros songe tantôt à son passé, effectuant un ultime examen de conscience, et tantôt à son avenir à l'horizon duquel se détache, comme une flèche, un grand point d'interrogation. Ce thème romanesque sert de prétexte à Nouaymé pour revenir encore une fois sur sa conception panthéiste de l'homme et de la migration des âmes.

L'unité essentielle du principe divin de l'homme avec la substance de l'univers

constitue une polarité complémentaire dans le système philosophique de Nouaymé. Elle provoque dans tous les êtres un désir intense de communion. Mais les passions, les ambitions, les intérêts combattent en lui ce désir au point de l'étouffer. Il en résulte une aliénéation manifeste de la vocation réelle de l'homme. Pour redresser « *l'ange déchu* », Nouaymé prône le mysticisme et engage l'homme à cultiver son sens du divin. Le phénomène mystique, selon lui, appartient à la spontanéité des réactions, à une aptitude particulière au désintéressement. L'angoisse de l'homme moderne, selon Nouaymé, procède de sa confiance aveugle dans le pouvoir de la science et de la technique. Or, c'est en se connaissant soi-même, à la manière de Socrate, que l'homme retrouve sa quiétude. La raison inquiète, mais le cœur apaise. Et c'est un retour au cœur, à la spontanéité instinctive, que propose Nouaymé aux âmes assoiffées d'absolu. Seul l'absolu est capable de répondre aux besoins absolus. C'est donc en vain que l'homme cherche son salut dans les réalisations de l'esprit.

Avec *Le Dernier jour*, Nouaymé s'attache à esquisser une réponse aux problèmes de notre génération, soucieuse de certitudes immédiates.

JAMIL JABRE

L'image du mois



Après avoir consacré toute sa vie à défendre les plus démunis et prôné sans relâche la justice et la charité, l'abbé Pierre vient de nous quitter pour d'autres cieux, à l'âge de 94 ans. Venu au Liban en 1997, le fondateur d'Emmaüs laisse derrière lui le souvenir impérissable d'un homme d'exception. Parmi ses dernières œuvres, on retiendra : *Mon Dieu, pourquoi ?* (Plon), un album de photos intitulé *Les images de ma vie* (Hoebeke), *Je voulais être marin, missionnaire ou brigand* (J'ai Lu), *Entretiens sur Emmaüs* (Desclée de Brouwer), *Testament* (Bayard) et *Avant de partir*, un livre audio lu par l'abbé Pierre lui-même.

Actualités



Hommage à Samir Kassir
À l'occasion de la parution de *l'Histoire de Beyrouth* en arabe aux éditions Dar an-Nahar, un bel hommage a été rendu à Samir Kassir à la librairie al-Borj, le 10 janvier 2006. Élias Khoury, Carla Eddé, Abbas Beydoun et Assem Salam ont pris la parole pour célébrer cet ouvrage colossal devenu une référence incontournable. Intervenants et auditeurs ont déposé une rose blanche au pied de la statue de Kassir, située à la sortie de la librairie.

Georges Corm reçoit le prix Phénix 2006
Georges Corm a reçu le 22 janvier 2007 le prix Phénix 2006 qui a couronné son essai *La question religieuse au XXI^e siècle* paru aux éditions La Découverte, en présence de nombreux amis et journalistes dans les locaux de la Banque Audi-Saradar-Group, sponsor du prix

Foire internationale du livre au Caire
La 39^e Foire internationale du livre au Caire est ouverte au public du 23 janvier jusqu'au 4 février 2007. Cet événement rassemble près de 700 éditeurs de 26 pays dont le Liban. Un hommage particulier sera rendu à Naguib Mahfouz, prix Nobel de littérature. L'Italie est l'invitée d'honneur

de 2007 pour la foire. Un reportage complet sur cet événement sera publié dans notre prochain numéro.

Jean-Pierre Vernant (1914 - 2007)
C'est un monument de la pensée mondiale qui s'est effondré le 9 janvier dernier. Jean-Pierre Vernant était l'un des plus grands hellénistes du siècle, il était aussi celui qui avait fait partager à tous une passion pour les grands mythes, l'origine des civilisations, et en avait dépeuplé l'enseignement pour le populariser. Héros de la résistance, il avait dirigé les FFI qui avaient libéré Toulouse, mais avait refusé les honneurs de la République pour se plonger dans sa passion pour les âges antiques. Jean-Pierre Vernant avait prouvé combien l'histoire permet de comprendre les sociétés actuelles et s'interrogeait sans cesse sur les fondements de la culture méditerranéenne et occidentale qu'il savait comprendre comme personne. Tous ceux qui ont eu la chance d'assister à ses conférences au Collège de France se souviendront du dynamisme et de la célérité intellectuelle d'un homme qui savait faire partager son savoir. Dans le monde entier, l'universitaire était fêté pour ses analyses fines, ses thèses d'une extraordinaire clarté. Il faudrait tout lire de Jean-Pierre Vernant. Retenons simplement *La traversée des frontières* parue aux éditions du Seuil

en 2004. Il y parle de ce qui l'a fait homme, de l'étude des civilisations anciennes et de la passion qu'il nourrissait pour l'humanité. (L.B.)



D.R.

Jean-François Deniau (1928 - 2007)
Un grand ami du Liban vient de disparaître. Haut fonctionnaire, ministre, diplomate, écrivain et académicien, Jean-François Deniau avait effectué plusieurs missions à Beyrouth. Son combat pour les droits de l'homme et pour les peuples victimes de dictature ou d'occupation étrangère l'ont amené à créer en 1982 le prix Sakharov. Journaliste-chroniqueur au *Figaro* et éditeur à l'hebdomadaire *L'Express*, il a publié, entre autres, *Dictionnaire amoureux de la mer* (Plon), *L'oubli* (Plon) et *Un mari délicieux* (Hachette).



Jean-François Deniau (1928 - 2007)

Meilleures ventes du mois à la Librairie Antoine et à la Librairie Orientale

Auteur	Titre	Éditions
1 Eric-Emmanuel Schmitt	ODETTE TOUTLEMONDE ET AUTRES HISTOIRES	Albin Michel
2 Raymond Khoury	LE DERNIER TEMPLIER	Presses de la cité
3 Aeschmann et Boltanski	CHIRAC D'ARABIE	Grasset
4 Jacques Attali	UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'AVENIR	Fayard
5 Bernard Pivot	DICTIONNAIRE AMOUREUX DU VIN	Plon
6 Christine Clerc	TIGRES ET TIGRESSES	Flammarion
7 Jean-Christophe Rufin	LE PARFUM D'ADAM	Grasset
8 Antoine Sfeir	VERS L'ORIENT COMPLIQUÉ	Philippe Rey
9 Boutros Dib	HISTOIRE DU LIBAN DES ORIGINES AU 20 ^E SIÈCLE	IMAV
10 René Goscinny et Sempé	HISTOIRES INÉDITES DU PETIT NICOLAS T.2	

Agenda

Journée professionnelle franco-libanaise à l'ESA
La Mission culturelle française et le BIEF organisent le dimanche 4 février de 9h à 16h, à l'ESA, rue Clémenceau, une journée professionnelle franco-libanaise sur le livre et l'édition à laquelle prendront part Paul Otchakovsky-Laurence (P.O.L.), Pierre Valland, Alain Gründ, Jean-Guy Boin, Rouhi Baalbaki, Rana Idriss, Sami Nawfal, Maroun Nehmé, Georges Tabet, Salim Nasr, etc.

Centre culturel de Jamhour
Au cours du mois de février, le Centre culturel du Collège Notre-Dame de Jamhour propose plusieurs conférences culturelles, dont « L'Émir Haïdar Chéhab et la bataille de Ain Dara 1710 » par Carole Dagher (lundi 5 février), « Abdel-Qader: héros de la guerre et de la paix » par Carla Eddé (lundi 26 février), « Littérature et folie » par Michèle Naja (mercredi 28 février). Charif Majdalani donnera deux conférences: l'une sur *Les Versets sataniques* et *Le dernier soupir du Maure* de Salman Rushdie (jeudi 1er février), l'autre sur *Le Tigre en papier* et *Suite à l'hôtel Crystal* d'Olivier Rolin (jeudi 8 février).

Le Liban au Salon du livre de Paris
Le Liban sera présent au prochain Salon du livre de Paris qui se tiendra du 23 au 27 mars 2007 et qui aura l'Inde pour invitée d'honneur. Cette année, le stand sera « hébergé » par la région PACA et réunira un certain nombre d'éditeurs libanais, dont plusieurs éditeurs jeunesse.

Salon du livre d'Antélias
Du 12 au 18 mars 2007 se déroulera le Festival du livre organisé par le Mouvement culturel d'Antélias. Au programme: des hommages à des écrivains confirmés et des signatures. Le vendredi 16 mars sera consacré à la francophonie avec une conférence sur « De Gaulle et le Liban ».

Rencontre culturelle de L'Orient-Le Jour
Le 6 février 2007, de 18 à 19h30 aura lieu au théâtre Monnot une rencontre culturelle organisée par *L'Orient-Le Jour* avec Jalal Khoury, Lina Khoury et Joe Kodeih autour du thème: « Où va le théâtre libanais ? »

Actu BD

Nouveautés chez Dar Onboz
La jeune maison d'édition Dar Onboz a fait ses débuts, il y a quelques mois, en lançant une collection de livres pour enfants qui ont révolutionné la scène du livre de jeunesse arabophone par la qualité de leur contenu aussi bien que par leur forme. Elle souhaite à sa façon une bonne année 2007 aux plus grands, en lançant deux nouveautés: *Je crois que nous serons calmes pendant la prochaine guerre*, de Lena Merhej, est une tentative d'exorciser par l'humour toutes les horreurs de la terrible offensive israélienne de l'été 2006. *Lune*, d'Areaj Mahmoud, conte une histoire d'amour silencieuse d'une grande poésie et dont les magnifiques illustrations brisent toutes les barrières linguistiques, ethniques, sociales ou politiques.

L'Association vend du libanais
La chronique très personnelle de Mazen Kerbj sur la vie sous les bombes de l'été dernier quitte le blog pour une version papier brochée. Publiée par l'Association dans la collection Côtelette, on retrouve dans *Beyrouth: Juillet-août 2006*, presque aussi vrai que nature, les pages du calepin que Kerbj a rageusement griffonnées pendant toutes ces journées de plomb. Les textes originaux, en français, en anglais et en arabe, ont été conservés dans les dessins et traduits en note par Fanny Soubiran.

Enki Bilal, Largo Winch et XIII: rendez-vous en 2007!
Casterman sortira le 16 mars *Le sommeil du monstre*, dernier volet de la quadrilogie futuriste d'Enki Bilal. Quelques jours plus tard, le 4 avril, sortira chez Dupuis le 15^e volet de la saga de Largo Winch: *Les trois yeux des gardiens du Tao*. En attendant, en novembre, le 18^e épisode des aventures de l'incontournable XIII!

Najwa Barakat compte parmi les voix les plus originales de la littérature arabe. Cette Libanaise exilée à Paris a à son actif six romans remarquables qui évoquent le déracinement, les problèmes identitaires, la violence, mais aussi la langue arabe capable, à ses yeux, de tout dire...

Née à Beyrouth en 1960, Najwa Barakat, après des études de théâtre et de cinéma, s'est installée depuis 1985 à Paris où elle travaille dans la presse écrite, radiophonique et télévisée. « Locataire », elle vit dans un lieu qui ne lui appartient pas, tout comme elle n'appartient plus à son lieu d'origine dans lequel elle ne se retrouve plus. Exilée, elle l'est et exilée elle le reste, dans une quête impossible, merveilleuse et pénible, une course sans issue à la recherche du temps perdu. Au nombre de six, ses romans (dont *Le bus des gens bien*, publié en français dans la prestigieuse collection « La Cosmopolite » chez Stock) sont poignants de sensibilité, de réalité et de violence. Mais cette violence n'est pas uniquement la violence de la guerre à qui elle consacre deux romans : le premier, *Le Générateur*, qui ne parle pas directement de la guerre, mais dont l'héroïne vit dans un monde où l'électricité est tout le temps coupée et où elle ne trouve pas sa place ; le deuxième, *Ya Salam*, qui va bientôt sortir en français, nous plonge dans les « bas-fonds » de personnages « troués » et fragmentés à l'image de leur capitale. Mais l'écriture de Najwa Barakat va aussi au-delà de la guerre libanaise et nous propose une étude psychologique de l'être et de son rapport à la société. *La Locataire du Pot de Fer*, son seul roman en français, reflète les problèmes identitaires de la nouvelle génération d'émigrants, alors que son dernier roman en langue arabe, *La Langue du Secret*, est presque un traité sur la langue, dans un voyage merveilleux où elle prouve que la langue arabe est une langue vivante, qui respire, qui souffre, qui aime et qui est capable de tout dire. C'est dans le cadre chaleureux d'un petit café du V^e arrondissement que Najwa Barakat a répondu à nos questions.

Vous êtes une romancière sans frontières : vous arrivez à entrer dans la peau des hommes aussi bien que dans celle des femmes, vous faites parler des animaux ou des objets. Est-ce un exercice difficile ?

Écrire, c'est entrer dans la peau, dans l'imagination des autres, aller au plus profond de leur âme, là où eux-mêmes ne se connaissent pas, c'est sortir une voix qu'eux-mêmes ne savent peut-être pas qu'elle existe en eux. Il y a du soufisme dans l'acte d'écriture. Je dis « soufisme » dans le sens où l'on s'unit aux choses. Dans *Vie et souffrance de Hamad ibn Silani*, je fais parler un âne de temps en temps afin de relier les chapitres. Puis, à un moment donné, une porte prend la parole. Dans *Ya Salam*, Loukman s'adresse à son sexe comme à une personne à part entière. Je n'ai pas eu recours à ce procédé pour être originale ou pour choquer, il s'est imposé à moi. Car Loukman est un tueur qui ne peut faire confiance qu'à son propre instinct, et le sexe est l'instinct le plus basique.

Dans vos romans, vous parlez peu de la guerre. Elle est plutôt inscrite dans le passé de vos personnages...

La guerre ne se réduit pas aux bombardements et aux explosions. La guerre est en nous. L'immeuble criblé est une métaphore de vous et moi. Notre malheur au Liban, c'est que la guerre a été décrétée et l'arrêt de la guerre a été décrété, et on a considéré cela comme une paix sans que ce soit une vraie paix. Je n'ai pu évoquer la guerre que lorsqu'elle s'est arrêtée. Avant *Ya Salam*, j'ai écrit deux livres qui ne parlaient pas de la guerre : *Le bus des gens bien*, qui trace une géographie arabe, dans un lieu qui peut être n'importe quelle ville arabe, et *Vie et Souffrance de Hamad*



Najwa Barakat : « La guerre est en nous »

ibn Silani qui est un voyage initiatique d'un jeune homme qui découvre la mort. Je n'arrivais pas à parler du Liban. Quand la guerre s'est arrêtée, j'avais un monstre dans le ventre et il me fallait le sortir avant qu'il ne me bouffe de l'intérieur. Mais l'accouchement a été pénible.

Votre dernière œuvre, La Langue du secret, revisite le langage comme symbole suprême de la connaissance.

Pour moi, le héros de *La Langue du secret* est la langue arabe. La langue est la clé du savoir. Tout texte « fermé » est un texte qu'on tue. Or, par définition, la langue et le savoir sont deux choses ouvertes à l'interpréta-

gines des choses. Je suis allée vers le soufisme parce que, dans la tradition arabe et musulmane, les soufis sont les maîtres de l'interprétation. L'envie d'écrire ce livre m'est venue à la lecture d'un article racontant comment les Américains, qui s'approprièrent à faire leur guerre en Irak, avaient établi une étude bizarre censée les aider à mieux comprendre la culture arabe. Une de leurs conclusions était que la langue des Arabes est une langue dure, figée, archaïque qui ne supporte pas le progrès. À la lecture de cet article, j'ai été profondément atteinte, comme si on avait traité mon père de tous les noms. Je m'en fichais qu'on critique les régimes arabes et le reste, mais ce qui a été dit sur la langue arabe m'a touchée en plein cœur et m'a poussée à développer un questionnement qui me travaille depuis longtemps.

Vous n'avez offert à vos lecteurs francophones que La Locataire du Pot de Fer. Depuis, vous n'avez plus écrit de roman en français...

Je ne suis pas une romancière francophone. J'ai écrit six romans dont un seul en français. Ce n'est pas une affaire anodine que de décider, du jour au lendemain, d'écrire dans une langue qui n'est pas la sienne. Je me suis accordé la liberté d'écrire en français

sans trop me poser de questions, c'est venu d'une manière très naturelle. J'étais à Paris depuis dix ans et je voulais raconter cette tranche-là de ma vie. Plus généralement, j'avais envie de parler de *notre* immigration qui ne ressemble pas vraiment à l'immigration des générations précédentes. À mon arrivée en France, j'étais loin de ressentir l'émerveillement, la magie de « la première fois » et la peur d'un immigré venant de l'Orient pour découvrir l'Occident. Dans mon départ, il n'y avait donc ni l'appréhension ni le ravissement, et ceci est commun à ma génération qui est celle de la guerre. J'ai écrit *La Locataire du Pot de Fer* en me disant que je n'avais pas à avoir peur et que je n'avais de comptes à rendre à personne. Le français était adapté à mon récit puisque je m'exprimais dans la langue du lieu dont je parlais... Ma parole me semblait plus juste.

Vous sentez-vous la même personne dans les deux langues ? Vous faites partie des rares écrivains de langue arabe qui « osent » s'exposer, qui « osent » tout faire dire à la langue arabe... On dirait que, pour vous, la langue arabe ne censure pas.

C'est l'idéologie, et non la culture, qui censure. La culture est censée libérer. Elle n'est pas une construction préfa-

briquée dans laquelle on vit malgré soi. On est censé être acteur dans ce lieu. Partant, on ne peut pas dire, ou laisser dire, que la langue arabe censure. Ce n'est jamais la langue qui censure. La langue, par définition, nous

« Le censeur intérieur est plus dangereux que la censure qui vient de l'extérieur »

aide à nous exprimer : l'homme a inventé la langue pour communiquer. Je ne vais pas jusqu'à porter des banderoles et militer pour la langue arabe, mais je refuse qu'on se montre injuste envers cette langue. Je tiens à dire que la langue arabe ne m'a jamais interdit de m'exprimer. Là où elle me pose problème – et c'est un problème qui se pose à toute langue –, c'est quand il s'agit de trouver les mots qui portent le timbre de ma propre voix, de dire ce que je *veux* dire et non ce que je *dois* dire, ou ce qu'il *faut* dire, parce que la loi en a décidé ainsi ou parce qu'il y a des interdits et des tabous. Le censeur intérieur est plus dangereux que la censure qui vient de l'extérieur. Si on arrive à tuer ce censeur qui habite notre for intérieur, il n'y aura plus de problème. Le vrai défi est de trouver les moyens d'aider cette langue – et de s'aider soi-même – à ne pas être dépassé par le monde contemporain.

Il y a des choses que la langue arabe ne peut exprimer, mais ce sont des choses qui se rapportent uniquement au progrès scientifique. Par exemple, dans le domaine de l'informatique, ce n'est pas nous qui créons pour pouvoir nommer les choses, il y a là une difficulté parce qu'il faut trouver des équivalents aux mots, mais, en même temps, cet exercice nous donne une grande liberté de création. D'autre part, certains ont des préjugés à propos de la langue arabe, et prétendent qu'il s'agit d'une langue à capacités réduites. On la dit incapable de parler de sexualité, de politique, de religion. Pourtant, dans la culture arabe classique, tout a été dit : il n'y avait pas de tabous, la science était très évoluée, et la culture arabe a légué au monde des traités sur tous les sujets, même sur les nuages ! Le problème est l'autocensure et le « mépris » vis-à-vis de la langue arabe qu'affichent des gens qui ne savent même pas la pratiquer... Cela dit, je n'aime pas le verbe « oser ». Écrire, ce n'est pas militer, il y a mille et une autres façons de militer. Et puis, l'audace est-elle une valeur en soi ? J'ai lu beaucoup de livre « audacieux » en arabe – parce qu'ils disent tout –, mais complètement nuls.

Dans La Locataire du Pot de Fer, on sent votre déchirement identitaire entre l'ici (Paris, la ville où vous vivez) et l'ailleurs, l'« ici avorté », votre pays, le Liban.

Il est vrai que *La Locataire du Pot de Fer* est écrit en français et que je vis à Paris. Mais, au fond de moi, je ne sens pas que je vis en France... Tout ce que je sais, c'est que j'ai quitté le Liban et que j'ai échoué quelque part, et ce quelque part a été Paris. J'aurais pu aller ailleurs, aux États-Unis ou en Italie... Je pensais comme beaucoup de Libanais que la guerre s'achèverait au bout de deux ou trois ans et que j'allais rapidement revenir au Liban. Je m'en fichais donc de l'endroit où j'allais. *La Locataire du Pot de Fer* est « locataire » justement parce qu'elle n'appartient pas à cet endroit et l'endroit lui-même ne lui appartient pas. Dix ans après, la « locataire » en est toujours une et je continue mon combat qui consiste à essayer de créer tous les jours un rapport avec cet endroit où je me trouve par hasard. Ni Paris ni moi n'avons décidé d'être ensemble, mais nous sommes en train d'essayer de créer un lien. Je dis dans *La Locataire* que les lieux sont comme les animaux, qu'il faut les apprivoiser. Vu que je viens d'un endroit qui a été fragmenté, et avec lequel j'entretiens une relation problématique, toutes mes relations avec les autres lieux sont dépendantes de ce lieu originel. C'est comme un enfant qui vivrait la relation du couple parental par procuration, il reproduit les mêmes schémas quand il devient adulte. Comme ma relation avec le Liban et avec Beyrouth, qui est une relation fragmentée et cassée, pleine de souffrances, d'amour et de haine, je n'ai pas su, en arrivant à Paris, construire une autre forme de relation. Dans ma tête, Paris est composée de flashes, de trous de mémoire, tout comme Beyrouth. Au fond, je redoute beaucoup les lieux. Ils me font peur, je sens qu'ils peuvent se casser, qu'ils peuvent tomber. Ainsi, les gens qui expérimentent un tremblement de terre n'ont plus jamais confiance en la terre où ils posent les pieds. Moi, je n'ai pas confiance dans le lieu où je vais. On fuit un endroit vers un autre, on n'arrive pas à s'installer dans ce nouvel endroit et, en revenant vers l'ancien, on ne le retrouve plus... Peut-on vraiment retourner ? Je pense qu'une fois qu'on est parti, il n'y a plus de retour, même en se réinstallant dans le lieu d'origine. C'est le malheur de l'être humain. Même sans la guerre, on ne retrouve plus les lieux de notre enfance, on les perd. C'est une souffrance perpétuelle chez l'être humain, mais c'est ce qui fait aussi la beauté des voyages et des départs...

Propos recueillis par
RITA BASSIL EL-RAMY

AL-MOHAWWEL (Le Générateur), Dar Moukhtarat, 1986.
HAYAT WA ALAM HAMAD IBN SILANI (Vie et souffrance de Hamad ibn Silani), Dar Al-Adab, 1995.
BAS AL-AWADEM (Le Bus des gens bien), Dar al-Adab, 1996 ; Stock, 2002.
LA LOCATAIRE DU POT DE FER, L'Harmattan, 1997.
YA SALAM, Dar al-Adab, 1999 (à paraître aux éditions Verticales en 2008).
LOUGHAT AS-SIRR (La Langue du secret), Dar al-Adab, 2004.

Poème d'ici

Extraits du poème intitulé
« As-tu porté un chapelet de crânes pour prier et guérir »
de JIHAD EL-ZEIN

Jihad el-Zein, éditorialiste et responsable de la rubrique « Débats » dans le quotidien *an-Nabhar*, a déjà publié *Istanbul* en 2002. Antoine Boulad a traduit un extrait de son recueil *Les souvenirs-grenouilles*, paru récemment chez Dar al-Jadid.



D.R.

*Nulla terra n'est sûre
C'est la sépulture
Que j'ai changée en tour
Pour protéger mon front
Durant la guerre
Je danse mon saoul
Dans la poussière de métal
Et d'un feu tenace
Je mitraille le ciel meurtrier.*

*Cette terre est pétrie de traîtrise
L'âme aride
La salive des lèvres sur le roc
Doublure des mâchoires tremblantes
Silex du gel
Murmure du vide
Asséché entre les yeux*

*Une fleur tombale ouvre les pétales
ce matin*

*Nulla part sur terre n'est en sécurité...
Aussi loin que tu sois
Aussi joyeux ou en harmonie
Tu porteras toujours
Tes épines plantées au sein des miroirs
Dans les reflets de la citadelle miroitante
Que recouvre l'habit du cheikh*

*Autant qu'il s'élève, s'élèvera d'autant
La tour de cette tombe
Par-dessus les remparts de la ville
Dans un ciel meurtrier.*

Par une tentative de ma part

FI MUHAWALA MENNI (Par une tentative de ma part), de Sabah Zoueïn, Nelson, 2007.

Ce que l'on ressent à la lecture du dernier recueil de Sabah Zoueïn* est un sentiment étouffant de malaise.

Ces soixante-treize textes courts, généralement de cinq à six vers, forment une sorte de poème unique, un non-récit dont l'événement déclencheur – « *Debout sur le quai de la gare, deux femmes qui se ressemblaient me fixaient à travers la fenêtre du train* » – est un non-événement et dont le lieu est absent, un non-lieu dans une ville fantomatique, dans les rues désertes du Nord, « *là-bas* », derrière des volets clos et puis le temps, indéterminé, « *incliné* » et les personnages des non-personnages dont on ne connaît rien ; il y a certes un « *je* » à l'esprit « *brouillé* » et un « *nous* ». Mais ils se dérobent, absents de leur destin. Comme au cinéma, *L'année dernière à Marienbad* où « *l'instant est éternité* ».

L'écriture de Sabah Zoueïn est circulaire. En boucle. Et c'est là où réside sa fascination. Une écriture répétitive, onirique, faite de trous blancs, une écriture lancinante qui nomme beaucoup moins les choses qu'elle ne les plonge dans la pénombre. Les textes se superposent, en spirale, avec des mots, toujours les mêmes, déjà vus et entendus, obsédants. À chaque pas,

on croit apprendre quelque chose de nouveau. Mais rien ne se déroule. On revient sur ses pas ; un voile est jeté, le récit s'obscurcit et un doute poétique fondamental au sujet du monde se saisit du lecteur, un tourment de l'être comme un haut-le-cœur... « *Des matinées pleines de soleil et de questionnements* », « *j'ignore comment...* », « *ou peut-être...* », « *comme si...* », « *parce que je ne comprends pas pourquoi...* », « *je ne me souviens plus...* » ...

*« J'ai entendu le frottement des roues
Sur les lignes du chemin de fer.
J'ai entendu de même
Le sifflement du train
Et puis deux derniers mots. »*

**
« J'ignore
Comment finit le voyage
Ou peut-être
Ne s'achève-t-il point. »*

Ce voyage, cette aventure se confond en fait avec celle de l'écriture. Au seuil du recueil, la présence énigmatique de la photo de Rimbaud constitue l'ouverture par laquelle s'insinue le premier vers du premier poème comme pour nous laisser pressentir que la poésie et la vie ne font qu'un et que, selon le poète voyant, « *la vraie vie est absente* ».

Puis le périple se module de texte en texte, accompagné du martèlement

sourd et obsédant des rails, tels les compartiments d'un train indolent qui tourne sur lui-même et ondule entre les quais des gares, pour s'achever enfin en « *mots inclinés* », toujours les mêmes, répétés à l'infini, jusqu'à en perdre la mémoire, jusqu'à la perte de soi, sur cette « *voie ferrée qui se sectionne en mots* ». Mais le voyage, se demande la poète, se termine-t-il jamais ? Arrive-t-on jamais à destination ? L'écriture n'est-elle pas elle-même ce voyage, sans lieu ni fin qui ne mène nulle part, pas même à son point de départ ni à la mort. Contrairement au voyage initiatique ou au chemin de croix, nulle révélation ne vient illuminer la voie empruntée, nulle souffrance ne mène en rédemption. Au terme du chemin, le voyageur sans quête admet volontiers qu'il ne comprend toujours pas pourquoi il l'a emprunté !

Sabah Zoueïn appartient à cette race de poètes qui écrivent inlassablement le même recueil, urgence de ce qui est nécessaire, nécessité de ce qui est vital !

ANTOINE BOULAD

* Poète née à Beyrouth en 1954, Sabah Zoueïn a écrit ses quatre premiers recueils en français. Critique littéraire et cinématographique, elle a collaboré au journal *an-Nabhar* entre 1986 et 2004. Ses poèmes sont traduits en sept langues.

Roman

Délires de femme, destin d'histoire...

Deux lectures du nouveau roman d'Élias Khoury tentent de mettre en lumière les tourments d'une femme en proie à des crises d'hystérie dans un contexte familial et historique qui ne l'est pas moins.

KA'ANNAHA NA'IMA (Comme si elle dormait), d'Élias Khoury, éditions Dar al-Adab, Beyrouth, 2006, 392 p.

Dans son dernier roman, Élias Khoury, beaucoup plus que dans ses œuvres précédentes, élève le dialectal au titre de langue d'écriture éminemment littéraire. À l'instar de ses œuvres précédentes, ce roman est complexe, tentaculaire et rebelle à toute forme de verrouillage conceptuel. « *Je suis incapable de distinguer la réalité de la fiction* », phrase énoncée dans *La porte du Soleil*, est également emblématique de ce roman. Déjà le titre lui-même (*comme si*) nous introduit dès le départ dans l'univers du clair-obscur, de la semblance, de la mouvance, des semi-réalités et semi-vérités, où les repères qu'ils soient spatio-temporels ou sémantiques s'imbriquent, univers caractéristique d'ailleurs de toute l'œuvre de Khoury. À l'image du monde qu'elle nous livre, déchiqueté, angoissé, meurtrier de ses fils et meurtri à la fois, l'écriture de Khoury est disloquée, répétitive, tourne sur elle-même à la façon d'un mauvais rêve. Le lecteur se trouve ainsi entraîné dans la même aventure extraordinaire que celle des personnages, à savoir la recherche d'un sens évanescant, à créer à chaque fois de toutes pièces, n'ayant à son secours que les restes épars d'une mémoire elle-même lacunaire. Serait-il étonnant dès lors de rencontrer dans son univers romanesque des êtres schizoïdes comme Nahila et Younès dans *La porte du Soleil*, Yalo et Daniel dans *Yalo*, et des femmes fort peu équilibrées comme Gabi, la mère de Yalo, Saada la mère de Milia ou encore Milia elle-même, héroïne de ce dernier roman ?

L'hystérie comme entrée en matière pour « *une* » lecture de ce roman, nous a paru une clé qui donne accès non seulement aux tréfonds de ce personnage à la fois séducteur et effrayant qu'est Milia, mais permet de comprendre également comment l'individuel et le collectif aussi bien que la forme romanesque qui les tisse font partie d'un même destin, qui est chez Khoury, hystérique. Cette lecture, partant du psychologique, le transcende néanmoins vers une vision parallèle plus philosophique de l'homme en général et de l'histoire. L'hystérie devient ainsi une caractéristique fondamentale de la condition humaine et de la marche discontinue de l'histoire ; elle préside au mouvement par lequel l'œuvre romanesque se produit, se structure et prend forme.

Milia nous apparaît comme une femme « *dérangée* ». Déjà Hippocrate, en 400 avant J-C, considérait que les symptômes hystériques étaient dus à la migration de l'utérus à travers le corps jusqu'au cerveau. Les fantasmes de Milia, les troubles de son identité sexuelle, son délire religieux, sa façon schizoïde de vivre son corps, à la fois proie d'une « *hypererotisation globale* » et d'une inhibition sexuelle génitale, son « *fantasme fondamental* » de la Vierge Immaculée concevant un enfant hors de toute pénétration, caractérisent une personnalité hystérique. Mais si l'hystérie est la réponse pathologique à l'angoisse, de quoi Milia a-t-elle si peur ?

D'abord du surgissement du désir et de l'éventualité de son accomplissement jouissif. Son imaginaire est également hanté par les histoires troubles de sa famille : elle a peur d'être abandonnée par ses amoureux comme son grand-père Salim Chahin avait abandonné

sa grand-mère Hassibeh pour la putain égyptienne et faillit tuer son fils qui l'épiait. Le ménage de ses parents, troublé par les superstitions religieuses de Saada considérant, sous influence de sa sœur Milaneh, que la sexualité hors du strict devoir de procréation était impure, fut ébranlé par l'irruption d'un tiers, la bonne Hanneh, dont l'image est associée dans les rêves de Milia à celle de son père lorgnant ses gros seins. Les rêves de Milia prédisant la perte de Wadih, Naguib, puis Mansour n'ont rien de prophétique, ils reproduisent ces expériences passées et provoquent inconsciemment l'échec de sa vie relationnelle. Avec l'accord tacite de la mère de Milia et de son frère Salim, Naguib la quitte pour Angèle, Moussa, le cadet, promet de tuer son frère, mais se contenta de le chasser du foyer familial.

De ces histoires, Milia a retenu que le tiers est un élément perturbateur, que les épouses finissent toujours par être

abandonnées et cette angoisse de tout perdre qui s'est transformée en certitude inébranlable l'a poussée à tout perdre jusqu'à se perdre elle-même ; « *je veux mourir* », crie-t-elle lors de l'accouchement.

L'angoisse de la mort préside également à ces histoires : le père qui tue son fils, la mère qui trahit sa fille, le frère qui tue son frère. Elle voyait le père - sous le visage de Mansour, de Moussa ou de son propre père - venir lui prendre l'enfant et lui crier : « *Non je ne te laisserai pas faire à mon fils ce que ton père t'a fait lorsque tu l'as suivi chez l'Égyptienne.* » Elle refusait de partir s'installer à Yafa de peur que son époux en envoyant son fils dans une ville en guerre, ensanglantée, en proie à des troubles politiques, ne l'envoie à sa mort certaine. L'histoire du Christ sur la croix reprenant comme toile de fond celle d'Isaac et d'Abraham raconte cette angoisse, sauf que cette fois, il n'y eut pas de mouton

et le Christ fut sacrifié. « *S'il le savait, il ne serait pas allé.* » Milia, elle, le savait et il fallait qu'elle empêche ce sacrifice à tout prix. L'histoire du fils, Khoury l'a contée dans *Yalo*. Ici, c'est surtout de la Mère qu'il s'agit.

Traumatisée par les atrocités d'une famille archaïque et disloquée, siège de dérèglements et de souffrances, Milia tente de refonder par le symptôme la Sainte Famille archétypique. La famille, unité biologique et mythique, renvoie à cette autre unité qu'est l'entité sociopolitique et culturelle dont Milia, née en 1923 et morte en 1947, est également un symbole éloquent. En filigrane des troubles psychiques de Milia, transparaissent les troubles qui tiraillent la Palestine et la région. Le tableau accroché à l'hôtel *Massabki*, où Milia a passé sa lune de miel, représentant le roi Fayçal de Syrie, rapproche le destin individuel du destin historique d'une région. Évoquant Nazareth, Mansour constate

que « *la ville aussi est démente* ». Milia devient ainsi une allégorie politique, le symbole d'une terre matricielle qui se désintègre, en perte d'identité, de repères, de valeurs, au bord du gouffre et de la folie, où l'inconcevable devient possible, où la nuit se mêlant au jour risque de tout engloutir. « *Historia hysteria* », l'historique est également hystérique, dit Edgar Morin. Et « *c'est dans l'hystérie que nous vivons l'intensité de notre réalité et l'immensité de notre illusion* ». Nous ne pouvons vivre que dans l'hystérie, dans l'*hybris*, dans le dialogisme entre raison et déraison, Eros et Thanatos, veille et somnambulisme, réel et hallucinations. Khoury comme Morin voit en l'homme un être condamné à vivre – que cela soit au niveau psychique ou historique – « *demi-éveillé et demi-somnambule* ». Le risque, c'est lorsqu'un aspect est complètement englouti par l'autre, la mort n'étant plus qu'un long rêve après quoi nul réveil n'est possible. L'engloutissement final de Milia par son rêve constitue le *climax* du roman.

L'écriture romanesque de Khoury, tout en hystérisant le monde, est elle-même hystérique : un jeu permanent entre *sapiens* et *demens*. Elle s'apparente au rêve par son caractère lacunaire, incertain, à jamais inadéquat, lieu mythique où le réel est imaginaire et l'imaginaire réel, un récit dont il ne reste que des bribes et dont l'interprétation est toujours réductrice. « *L'insensé a pris forme, le multiple discordant repose, finalement, dans un rêve* », dit J-B Pontalis. N'est-ce pas ce que l'écriture de Khoury fait advenir dans l'univers romanesque ?

KATIA BADDOURA

... ou la vie rêvée de Milia

On meurt beaucoup dans le dernier roman de l'écrivain libanais Elias Khoury. Simple d'avoir trop mangé comme la vieille Saada qui voulait « *partir rassasiée* » ou curieusement pendu, comme Mitri, à la corde du clocher de l'église après une rixe entre portefaix au port de Beyrouth ou encore, en plus prévisible dans ces années quarante du siècle précédent, comme Amin, dans une opération de résistance à Haïfa contre les forces sionistes...

On meurt beaucoup, ou pas assez parfois. Celle dont on attendait la mort presque annoncée depuis le début, Mi-

lia, la jeune femme grecque orthodoxe beyrouthine, mariée à un Palestinien, ne se résigne pas vraiment à perdre conscience, même dans la toute dernière phrase du roman : « *Elle essaya d'ouvrir les yeux, mais le rêve ne s'arrêta pas. Elle essaya d'ouvrir les yeux, ce fut en vain, elle comprit qu'elle était morte* ». Khoury a sans doute peur de mettre un terme à l'histoire – ou aux histoires – qu'il raconte, lui qui semble hanté par ce désir inextricable de partager avec son lecteur faits divers authentiques avec personnages à clefs, scandales où pataugent des hommes de religion, ou simplement des recettes de cuisine de plats traditionnels...

Se sachant morte, l'héroïne de *Com-*

me si elle dormait pourrait peut-être continuer à égrener ses souvenirs mais surtout à partager ses rêves. C'est qu'on rêve beaucoup aussi dans cette histoire simple qui commence avec la nuit de noces de Milia et Mansour, dans l'hôtel *Massabki* de Chtaura par une nuit neigeuse, et se termine, neuf mois plus tard, dans une clinique à Nasra (Nazareth) où un médecin italien aide Milia, assaillie par les fantômes de sa vie, à mettre au monde un enfant, la nuit même de la naissance du Christ. Apparemment, cette jeune femme aux dons prémonitoires ne fait que rêver et entraîner le récit au rythme d'une manière de syntaxe onirique avouée mais qui marque le texte d'une évanescence parfois difficile à suivre :

« Le reste n'était que cercles entourant le rêve, cercles des souvenirs des morts qui visitent Milia dans ses rêves. Elle contemple une histoire qui n'est pas la sienne, comme si elle lisait dans un livre... »

La trame essentielle est ainsi remboursée avec un entrelacs d'histoires grecques orthodoxes tissées entre le Liban de la première moitié du XX^e siècle et la Palestine au temps de la *Nakba*, et qui se déroulent au gré d'odeurs, de goûts ou de sentiments qui replongent sans cesse le récit dans cette temporalité capricieuse de la mémoire... Histoires de famille, mais aussi histoires que Khoury tient à insérer, sans prétexte évident, dans le délire conteur de

son héroïne, comme l'« *affaire* » entre l'évêque orthodoxe et Marika Spiridon, l'entremetteuse trop connue des

maisons closes de la rue Mutanabbi. Les vers du célèbre poète arabe parésiment, par ailleurs, le cours du roman, débitées à loisir par le mari de Milia, perdu entre les métaphores d'Abu al-Tayyib et les visions dangereuses de sa femme. Cette référence classique jure avec le choix délibéré d'une langue d'écriture mêlant le parler « *naturel* » d'Achrafieh ou de Nasra avec un style plus soutenu et à peine plus littéraire pour le discours du narrateur.

L'appel de la Palestine, chez cet auteur, chrétien libanais, originaire de l'Achrafieh beyrouthin, l'insistance chez ce militant laïc et marxiste de longue date à faire évoluer ses personnages dans un espace

Le reste n'était que cercles entourant le rêve, cercles des souvenirs des morts qui visitent Milia dans ses rêves

« *culturel* » typiquement grec orthodoxe (culte, croyances populaires...), le désir insatiable de raconter et de s'entendre raconter dans un emboîtement digne des *hakawati*... tout Elias Khoury est dans ce roman où l'amour et la mort se conjuguent sur le mode du rêve.

JABBOUR DOUAHAY

Francophonie

Colloque à la faculté des lettres de l'USEK

La faculté des lettres de l'Université Saint-Esprit de Kaslik organise du 17 au 29 mars 2007 un colloque intitulé « Perspectives littéraires et développement de la société contemporaine », qui s'efforcera de répondre aux questions suivantes: Quelles valeurs de la société contemporaine la littérature d'aujourd'hui véhicule-t-elle? En quoi contribue-t-elle à son rayonnement? Parmi les thèmes abordés: la contribution des écrivains libanais modernes d'expression française à l'expansion et au rayonnement de la francophonie dans le monde arabe, la littérature libanaise francophone et le monde occidental, ou encore la contribution des écrivains libanais d'expression arabe à la Renaissance postmoderne de l'Orient... Des auteurs libanais francophones, comme Antoine Boulad et Carole Dagher, y prendront la parole.

Limoges rend hommage au Liban

C'est à l'initiative de la Bibliothèque francophone multimédia de Limoges, dirigée par l'ancien responsable du bureau du livre de la Mission culturelle française, Daniel Le Goff, que se tiendront, dans le cadre du Salon du livre de Limoges, du 30 mars au 1^{er} avril 2007, un certain nombre d'activités consacrées au Liban, dont une rencontre avec des écrivains libanais, pilotée par Gérard Meudal le samedi 31 mars, une table ronde sur la « Sociologie politique » pilotée par François Zabbal, une exposition photo de Roger Moukharzel à la BFM du 27 mars au 2 mai, et une lecture des œuvres de Khalil Gibran par des acteurs français le 30 mars.

Ouverture des inscriptions pour le prix des cinq continents de la francophonie 2007

Les inscriptions pour le prix des cinq continents de la francophonie 2007, qui consacre chaque année le nouveau roman d'un auteur d'expression française, sont ouvertes. Peuvent concourir au prix les romans publiés entre le 1^{er} mai 2006 et le 1^{er} mars 2007, l'inscription devant être faite par les éditeurs jusqu'au 31 mars 2007 auprès de l'Organisation internationale de la francophonie, direction de la langue française, et de la diversité culturelle et linguistique, 13 quai André-Citroën, 75015 Paris (France). Pour cette édition 2007, Ananda Devi (Maurice), lauréate du prix 2006, fera partie du jury présidé par Henri Lopes et constitué de Lise Bissonnette, Paula Jacques, Vénus Khoury-Ghata, J.M.G. Le Clézio, Denis Tillinac, René de Obaldia, Monique Ilboudo, Leïla Sebbar, Lionel Trouillot et Andreï Makine. Pour plus de précisions: www.francophonie.org/5continents

La journée de la francophonie au Liban

À l'occasion de la journée de la francophonie, célébrée le 20 mars, le ministère libanais de la Culture organise, en partenariat avec les services culturels des ambassades des pays francophones, une série de manifestations culturelles dont un festival de cinéma francophone.

Arabophonie et francophonie à Beyrouth

La Commission du monde arabe (CMA) au sein de la FIFP (Fédération internationale des professeurs de français) organise un congrès régional à Beyrouth du 29 mars au 2 avril 2007 autour du thème: « Arabophonie et Francophonie: actions et interactions ». Cette problématique sera traitée selon trois axes: Le français et l'arabe: les pédagogies convergentes; Le français et l'enseignement de la civilisation et Les écrivains du monde arabe de langue française.

29^e colloque international de l'Alliance française

Du 23 au 25 janvier 2007 s'est tenu à Paris le 29^e colloque international de l'Alliance française qui a réuni les représentants des comités des quelque 1000 Alliances françaises qui existent à travers le monde et les fonctionnaires français mis à la disposition de 250 d'entre elles. Placé sous le signe de la promotion de la diversité linguistique, le colloque a été l'occasion de faire le point sur les stratégies de développement de ce réseau mondial.

Les fous du livre au Liban

À l'heure où l'avenir du livre est menacé, les bibliophiles font figure de résistants, d'esthètes. Quel est le profil du bibliophile libanais? Que recherche-t-il à travers sa passion? Enquête chez « les fous du livre ».

« **J**'étais à la recherche d'un supplément d'être qu'on appelait à l'époque, à la suite de Bergson, un supplément d'âme », écrit Pharès Zoghbi éminent avocat et bibliophile. « Ce dépassement de soi », c'est la lecture qui le lui a apporté: pendant plus de cinquante ans, il a filé le parfait amour avec les livres avant de faire don de sa bibliothèque de 50 000 volumes à l'Université Saint-Joseph... Nombreux sont ceux qui, comme lui, sont de véritables « fous du livre ». Médecins, banquiers, hommes politiques, avocats, ils entretiennent avec le livre un rapport amoureux: ils en apprécient l'odeur, l'aspect, le toucher; ils en dépendent. Dans les années 40, ces bibliophiles avaient même fondé une association baptisée « Les Amis du Livre » qui imprimait avec soin de beaux livres comme *La Soirée des proverbes* de Georges Schéhadié illustré par le peintre Farid Aouad.

Des chasseurs de livres

S'il fallait classer les bibliophiles, on pourrait distinguer les « amateurs de livres rares et précieux » – la définition du Larousse – d'une part, comme Camille Aboussouan, érudit et ancien ambassadeur du Liban à l'Unesco, et, de l'autre, les amoureux du livre en général, comme le suggère l'étymologie du terme (*biblio* : livre, *philos* : amour). Certains sont francophones, d'autres arabophones comme Abdo Mourtaqa Husseini à Baalbeck ou Issa Iskandar Makhkhouf à Zahlé qui ont amassé des milliers d'ouvrages en arabe, dont des éditions rares du Coran. Ils fréquentent assidûment les quais de la Seine, les salles de vente à Paris ou à Londres, le parc Georges Brassens, les Salons de livres anciens (au Liban, l'Université Saint-Esprit de Kaslik en organise un depuis peu) ou les librairies parisiennes spécialisées où il leur arrive de se croiser ou de faire connaissance. Ils font parfois appel à des courtiers comme Bader el-Hajji, qui propose ses services aux plus importants collectionneurs du monde arabe, ou s'approvisionnent lo-



calement chez des marchands de livres anciens comme Habib Abi Haila, propriétaire de Bibliopolis, rue Surssock. Soucieux de posséder l'intégralité d'une collection, ils se retrouvent parfois à traquer le livre manquant ou le numéro épuisé d'une revue ou, tout simplement, un ancien livre qui les a marqués. Aussi bien Camille Aboussouan que le député Fouad el-Saad et, dans la nouvelle génération, Sami Nader sont rompus à cet exercice: la chasse peut durer plusieurs mois et exige parfois de longues recherches sur Internet ou même des voyages. Il en résulte des bibliothèques d'une richesse exceptionnelle comme celle de Fouad el-Saad. Fêru d'histoire et d'archéologie, celui-ci a réuni plus de six mille volumes de livres anciens et classiques: le Liban des XVIII^e et XIX^e siècles, l'histoire des maronites, l'Orient chrétien, l'islam, les croisades, la mythologie, l'histoire ancienne, le conflit arabe, la guerre du Liban, mais aussi la France napoléonienne... Dans sa bibliothèque, *l'Histoire des croisades* de Michaux, illustré par Gustave Doré et acheté à l'Hôtel des Ventes de Drouot, côtoie des livres aujourd'hui introuvables comme le *Précis de l'art arabe* de Bourgoïn ou les *Ruines de Baalbeck* et les *Ruines de Palmyre* de Wood datant de 1757, et de superbes collections de livres (Les Belles Lettres, Mazenod, la Pléiade) ou de revues (*Historia*, *Confluences*, *Esprit*, *al-Machrek*)... Esthète, « sensible aux illustrations, au beau papier », « aimant le livre comme contenant et comme contenu », Fouad el-Saad est capable de disserter sur chacun de ses livres – qu'il ne prête jamais

La chasse peut durer plusieurs mois, exige parfois de longues recherches et des voyages

au demeurant. De son côté, le Dr Roland Tomb va jusqu'à ramener avec lui de Paris les peaux et le papier vénitien ou florentin destinés à la reliure, sachant que la plupart des grands relieurs du Liban ont disparu. Les milliers de livres qu'il possède – il n'en connaît pas lui-même le nombre exact! – sont éparpillés entre la maison de famille à la montagne, son propre domicile et celui de ses parents. À côté de la médecine, le Dr Tomb s'intéresse à la théologie, aux langues sémitiques et à l'histoire du Liban. « *J'achète tous les livres qui se rapportent à ce sujet* », souligne-t-il. À l'évidence, le Liban suscite l'intérêt de tous les bibliophiles libanais. Le Moyen-Orient, l'orientalisme, les chrétiens d'Orient sont aussi des constantes... La bibliothèque de Camille Aboussouan faisait référence en la matière. Elle comptait, avant d'être pillée pendant la guerre en 1978, 12 000 livres précieux dont l'édition princeps du *Voyage en Orient* de Lamartine, la *Charte des croisades*, un Sébastien Münster du XVI^e siècle, mais aussi les grands illustrés par Monnet et Fragonard, du XVIII^e siècle... À l'époque, il n'hésitait pas à déboursier 200 000 à 300 000 FF pour l'achat d'un seul livre. Idem pour Pharès Zoghbi qui ne rechignait pas à s'offrir une *Divine Comédie* illustrée par Botticelli ou un *Don Quichotte* illustré par Gustave Doré... Comme l'affirme Philippe Jabre, « les bibliophiles sont prêts à déboursier des sommes déraisonnables! » Mais les temps changent et M. Aboussouan, qui réside en France, s'est vu contraint à céder une patrie de son patrimoine. Deux mille de ses précieux

livres ont été mis aux enchères chez Christie's en 1993: ils ont été acquis par 125 acheteurs du monde entier pour la somme de 2 millions de dollars. Ghassan Tuéni et l'architecte Antoine Maamari, tous deux grands bibliophiles, avaient alors exhorté l'État libanais à se porter acquéreur de ce fonds. À l'instigation du gouvernement, Issam Pharès et le bijoutier Robert Moawad avaient repris une partie des livres: 700 d'entre eux sont actuellement exposés au musée Moawad à Beyrouth. À leurs côtés, un financier quadragénaire, Philippe Jabre, bibliophile profondément attaché au Liban, a participé à la vente et acquis des ouvrages vieux de cinq siècles, les premières bibles en arabe et des livres en syriaque.

Collectionneurs et humanistes

Recenser tous les bibliophiles libanais est impossible: citons, entre autres, Fouad Debbas et Gérard Khoury, qui ont découvert des livres et manuscrits anciens d'une valeur inestimable, l'ambassadeur du Liban en Espagne, Samir Moubarak, qui détient plusieurs milliers d'ouvrages sur le Proche-Orient, Rami Corm, fils du poète Charles Corm, qui possède 40 000 ouvrages accumulés par son père entre 1930 et 1963 – « une bibliothèque d'humaniste », selon ses propres termes, avec tout l'éclectisme que cela suppose: des livres d'art, des atlas, de la littérature française, de la philosophie, des livres sur la musique, sur les plantes et les fleurs, des revues d'architecture... ou encore Antoine Maamari qui a constitué un fonds exceptionnel sur le Moyen-Orient – 800 livres anciens, allant du XVII^e au XIX^e siècle, de très belle facture, entretenus avec le plus grand soin – et qui s'interroge aujourd'hui sur le meilleur moyen pour mettre sa bibliothèque à la disposition du grand public, sachant que le projet de Bibliothèque nationale est encore embryonnaire. Certains, comme Hyam Mallat, Farès Sassine et bien d'autres, sélectionnent sans excès les ouvrages rares susceptibles de satisfaire leur curiosité intellectuelle. Leur bibliophilie participe de ce « processus évolutif et humanisant », selon la formule de Pharès Zoghbi, auquel ils aspirent en permanence, et leurs bibliothèques ne font que les raconter. « *C'est ma tanière* », avoue l'ancien député Camille Ziadé, chez qui l'on trouve le *Canon de médecine* d'Avicenne en arabe, imprimé à Rome en 1592. Cet espace physique, alimenté au fil d'une vie, devient un espace intime où se retirent avec délectation, pour mieux en ressortir, ces grands humanistes que sont les bibliophiles libanais...

NICOLE HAMOUCHE

Mazen Kerbaj



Questionnaire de Proust à

Nuala O'Faolain



Éditorialiste au *Sunday Tribune*, journaliste et romancière, l'Irlandaise Nuala O'Faolain a récemment reçu le prix Femina étranger 2006 pour *L'Histoire de Chicago May*, paru chez Sabine Wespieser éditeur. Son premier livre, *On s'est déjà vu quelque part*, lui a valu un succès immédiat auprès de milliers de femmes qui se sont identifiées à elle.

- **Quel est le principal trait de votre caractère?**
La gentillesse et la curiosité.
- **Votre qualité préférée chez un homme?**
La compétence.
- **Votre qualité préférée chez une femme?**
La solidarité. Les femmes du monde entier se comprennent en général, car elles font face aux mêmes problèmes, aux mêmes combats.
- **Votre principal défaut?**
L'impatience.
- **Votre occupation préférée?**
Commencer la journée en m'essayant devant un feu de cheminée aux côtés de ma chienne Eve, dans mon cottage en Irlande, une tasse de thé à la main. En tant qu'ancienne alcoolique, je me suis levée pendant des années avec la gueule de bois. C'est magnifique aujourd'hui d'apprécier ces matins si simples et de goûter à la joie d'être à nouveau moi-même.
- **Votre rêve de bonheur?**
Celui qui ressemble au bonheur sexuel. Un sentiment profond de satisfaction, rare mais merveilleux.
- **Quel serait votre plus grand malheur?**
Me retrouver coincée dans un aéroport à attendre un avion durant plusieurs heures: l'enfermement en un lieu clos provoque chez moi une impression d'étouffement.
- **Ce que vous voudriez être?**
Une jeune mère avec un mari merveilleux et un bébé.
- **Le pays où vous désireriez vivre?**
Le comté de Clare (Irlande).
- **Votre couleur préférée?**
Le jaune.
- **Vos auteurs favoris en prose?**
Proust, Henry James, Tolstoï.
- **Vos poètes préférés?**
W. B. Yeats, M. R. Rilke, W. G. Sebald.
- **Votre héros dans la fiction?**
Le narrateur dans *À la recherche du temps perdu* de Proust.
- **Votre héroïne dans la fiction?**
Jane Eyre.
- **Vos peintres favoris?**
Courbet et Vermeer dont j'aime particulièrement la *Vue de Delft*.
- **Votre compositeur préféré?**
Wagner.
- **Vos héros dans la vie réelle?**
Primo Levi et Mary Robinson.
- **Vos prénoms favoris?**
Miranda et Rose.
- **Ce que vous détestez par-dessus tout?**
Les enfants trop gâtés et mal élevés.
- **Le fait militaire que vous admirez le plus?**
La bataille de Waterloo vue par Stendhal.
- **La réforme que vous estimez le plus?**
L'injonction du Christ qui nous demande de nous aimer les uns les autres (Évangile de Jean, IV, 7-15).
- **L'état présent de votre esprit?**
J'essaie de rester en phase avec la réalité, d'échapper à ceux qui pourraient me mettre en péril.
- **Comment aimeriez-vous mourir?**
En dormant.
- **Le don de la nature que vous aimeriez avoir?**
Être capable d'aimer.
- **Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence?**
Celles des adolescents. C'est la période la plus difficile de la vie.
- **Votre devise?**
« Des milliers de gens ont vécu sans amour, personne sans eau. » (tirée d'un poème de W. H. Auden)

Le dialogue au Moyen-Âge

L'âge d'or de la culture arabe coïncide avec l'intense dialogue qu'elle a eu, au Moyen-Âge, avec les cultures hellénistique et latine. Partant de la problématique de la parole dans cet échange, ce voyage à travers différents courants philosophiques nous conduit à une autre nécessité du dialogue des cultures : l'écoute de l'autre.

LA PLACE DU VERBE DANS LA PENSÉE ARABE.
de Nayef Maalouf, *Dar-an-Nahar*, 2006.

Il fallait beaucoup de courage pour aborder un sujet aussi vaste, inattendu et intéressant mais qui sort des sentiers battus. En effet, la pensée arabe dont il est question est bien celle de l'âge d'or, ce Moyen-Âge mystérieux, victime de tant de préjugés et de malentendus.

Symbole d'un obscurantisme mal défini, il est pourtant à l'origine de la modernité, issue de la sécularisation du monde occidental dès le XIV^e siècle, sous l'influence des disciples d'un certain Averroès, arabe musulman, fervent lecteur de celui que les Arabes surnommaient « le premier maître », Aristote. C'est dire que le Moyen-Âge est le lieu de rencontre, par excellence, de trois cultures, trois civilisations, mais surtout trois langues : le grec de l'Antiquité païenne, l'arabe pour la civilisation arabo-musulmane et le latin pour le christianisme occidental. Le passage d'une langue à l'autre ne se faisait pas sans difficultés, sans contresens et le livre signale ce fait à plusieurs reprises. Mais chose curieuse, cela n'empêchait pas les innovations et la compréhension, et même une certaine fécondité due aux erreurs de traduction. Mais surtout un dialogue profond et un respect mutuel ont pu s'établir par delà les barrières, et on a pu assister à ce phénomène très significatif : saint Thomas d'Aquin s'inspirant des philosophes arabes pour compléter la liste de ses preuves de l'existence de Dieu.

Vaste sujet en fait, d'abord par son thème même, « le verbe » qui est loges,

parole, langue, origine de toute origine, cogito, connaissance, bref, un thème générateur d'autres thèmes.

Vaste ensuite par son étendue : l'auteur ne se contente pas de la pensée arabe, mais dresse un bilan de la question dans les grandes écoles de la philosophie, avec une maîtrise digne d'être saluée, signe d'une vaste culture mise toute au service de l'intelligence du lecteur.

Première constatation : le problème du verbe ne fait pas de progrès réels depuis les pères de l'Église jusqu'à la fin du XII^e siècle. Tout change avec le XIII^e siècle qui assiste à la fondation de la

Sorbonne, la première université moderne de l'Occident, et, surtout, à l'entrée en force des traductions arabes. Jusque-là, l'Occident semblait satisfait d'une civilisation religieuse ayant pour maître saint Augustin. Mais tout bascule dans la deuxième moitié du XIII^e siècle, où le nouveau maître est Thomas d'Aquin (Italie) qui professe à la Sorbonne.

Une fois le problème posé, Nayef Maalouf nous mène chez les premiers penseurs arabo-musulmans. Là, on constate que le point de départ est une nouvelle discipline de pensée, la science du *Kalam*. Or *Kalam* en arabe est juste-

ment le verbe, la parole, et cette science a pour objet de défendre les données religieuses en se servant de la logique. Ceux qui s'y adonnent sont des théologiens rationalistes au premier rang desquels les Moutazilites. Ils constatent déjà la grande influence chrétienne sur l'islam sur un problème majeur : le Coran étant la parole de Dieu, son verbe, comment se distinguer d'une théologie chrétienne qui considère Jésus comme la parole divine ? Leurs efforts sont énormes pour affirmer leur identité religieuse propre. Ils ont l'appui du calife. Mais leur aventure intellectuelle ne durera au IX^e siècle que l'espace d'une génération.

Forteresse de Mseilha. Quand, au Moyen-Âge, le dialogue avec l'Occident était plutôt un dialogue de sourds, et que la force remplaçait la parole.



© Alexandre Medawar

L'éducation littéraire ou du bon usage de la Terreur

La Terreur est-elle le moteur de l'histoire littéraire ? Derrière ce questionnement pour le moins radical, un essai décortique les positions critiques de plusieurs écrivains opposés à la littérature. Combat d'arrière-garde ?

LES ÉCRIVAINS CONTRE L'ÉCRITURE (1900-2000), de Laurent Nunez, José Corti, *Les essais*, 2006, 256 p.

L'auteur a moins de trente ans. Il en est à son premier essai et s'apprête à écrire son premier roman. Le passage par « la Terreur » lui sera-t-il bénéfique ? Depuis Jean Paulhan dans *Les fleurs de Tarbes*, ce terme désigne une constellation d'écrivains très différents dont le dénominateur commun est « un dégoût et une suspicion sans bornes pour la littérature ». Deux « postulats » les réunissent : la vie est plus belle que l'écriture et se passe de ses conventions ; la littérature doit se mettre à l'école plate de la vie et renoncer à tous les procédés qui font son essence propre.

Le plan de l'ouvrage est astucieux. Prenant pour point de départ l'enquête de la revue *Littérature* menée en 1919-1920 : *Pourquoi écrivez-vous ?* qu'il juge subversive parce qu'elle mettait fin à une époque où l'écrivain n'avait pas à répondre de ses écrits mais de tel ou tel de leur aspect, l'essai se divise

en cinq parties dont la première et dernière se répondent. Aux « Postures et impostures du renoncement » des *terroristes* répliquent de façon toutefois « ambiguë » trois auteurs aux parcours différents (Paulhan, Caillois et Blanchot). Les deuxième et quatrième chapitres servent de « travaux pratiques » en repérant les paradoxes de la Terreur dans deux ouvrages, *La Dépossession* de Jacques Borel et *Le Bavard* de Des Forêts. Dans le premier, l'auteur découvre que l'expérience personnelle qu'il

La vie est plus belle que l'écriture et se passe de ses conventions

cherche à relater est trop insoutenable pour un ouvrage littéraire et ce dernier devient le récit de sa propre impossibilité. Le livre s'écrit de ne pas s'écrire ; le journal et le fragment prennent le relais de « l'œuvre ». Quant au *Bavard*, qui se présente comme allégorique alors qu'il démystifie toute pratique allégorique, il ne jette pas seulement la suspicion sur le roman et la littérature comme l'ont perçu ses premiers lecteurs tels Blanchot, mais détruit aussi la critique littéraire, « un véritable bavardage sur le bavard ».

Au centre de l'essai est abordée la question Rimbaud et l'impossibilité de l'atteindre par « des moyens rimbaldiens ».

L'auteur des *Illuminations* est « ce Prométhée moderne qui renonça au feu qu'il avait pourtant volé » et dont l'*œuvre-prétérition* combat la littérature à laquelle elle appartient de plain-pied : exemple unique de la dissolution de la poésie dans la vie (et dont les diverses incarnations ne manquent pas de fasciner : Vaché pour Breton, Limbour pour Leiris, les Indiens pour Le Clézio...). Les variations innombrables des auteurs sur Rimbaud cherchent à gommer leur écriture ou à la justifier par leur référence à un écrivain qui a trouvé dans le silence son but ultime.

Quitte à reproduire le mythe de Rimbaud en auteur inégalable, l'essai de Nunez conclut, après bien des analyses subtiles appuyées sur une érudition étendue, à l'impossibilité d'imiter Rimbaud puisque lui-même n'imita personne.

Pour revenir au thème général de l'ouvrage et aux deux parties qui l'ouvrent et le clôturent, l'auteur, se fondant sur les « deux plus grands théoriciens » de la Terreur, Valéry et Breton, et sur quelques autres comme Cioran et Bataille, repère six arguments contre la littérature : 1. *L'impossible*

nouveauté quant à la forme et au fond d'autant plus qu'elle est remarquée par l'auteur qui voit ses mots et ses procédés investis des significations que les précédents écrits leur ont données. 2. *Le non-écrivain* en quête de sincérité et d'authenticité se fie à l'inspiration et trouve dans l'*écriture automatique* et autres *cadavres exquis* les moyens de forcer les portes de l'inconscient. Ou, au contraire, par excès de lucidité ne voit dans l'écriture qu'un moyen pour dompter son intelligence (Valéry).

Les variations des auteurs sur Rimbaud cherchent à gommer leur écriture ou à la justifier par leur référence à un écrivain qui a trouvé dans le silence son but ultime

3. *L'appel au vague* : le langage étant inapte à saisir la singularité et le flux de la vie intérieure (Bergson), le vrai se fait imprécis et peut conduire au silence. 4. *Le style* ne sert qu'à masquer l'insuffisance de la pensée et il faut parvenir à un *degré zéro* de l'écriture. 5. *L'exagération* : « Littérature, ou la vengeance de l'esprit de l'escalier », note Valéry. Écrire devrait donc être écrire peu. 6. *La main de l'auteur* se fait dans

Passant du *Kalam* à la philosophie proprement dite, l'auteur insiste sur Avicenne né en 980 et aboutissement véritable de tout le développement scientifique et philosophique de l'Orient arabo-musulman. Avicenne, bien connu comme médecin, est souvent cité par saint Thomas. Il fut avant tout un psychologue qui traita de l'âme humaine et des preuves de son existence, en termes modernes du moi. Or, parmi les preuves qu'il avançait, celle de l'homme volant qui, suspendu dans le vide et planant dans l'espace, mais privé totalement de la vue, a toujours la certitude d'exister. Gilson avait trouvé là un antécédent au cogito cartésien. On sait que Descartes, cherchant au XVII^e siècle un point de départ pour une philosophie voire une humanité nouvelle, la trouva dans la formule magique : « *Je pense, donc je suis* », point de départ de la modernité pour certains, mais que Nietzsche contestera avec sa véhémence coutumière, au point qu'on parlera après lui d'un cogito humilié.

Certes, Avicenne posa le problème du verbe à différents niveaux de son système. Mais à un certain moment de sa démonstration, constate le professeur Maalouf, nous avons l'impression que le philosophe ne va pas au bout de sa pensée. Se heurte-t-il au problème qui paralyse toute liberté de pensée, celui de *l'élite et du commun* ? Ce problème, déjà présent dans l'Antiquité grecque, a dressé la multitude face à Socrate. Il est porteur de menaces et de violences.

Le verbe est avant tout parole, mais il n'est pas seulement langage articulé, il est aussi écoute. Et l'auteur cite Paul Ricœur : « *Notre première relation au langage est d'écouter non de parler*. » Écouter est une devise à laquelle le philosophe français restera fidèle sa vie durant. La philosophie est un discours sur l'écoute, et ce livre, écrit dans un style limpide et clair, est, à bien des égards, une invitation à l'écoute de l'autre, condition préalable et passage obligé de tout dialogue authentique.

GEORGES ZAINATY

Parutions

Le général Aoun s'explique
Les éditions Fayard annoncent pour février la sortie d'un livre d'entretiens avec Michel Aoun intitulé *Pour un Liban libre et uni* et rédigé par Frédéric Domont. Le général y retrace son parcours militaire, son action contre l'occupation syrienne, son exil de 15 ans en France, son retour sur la scène politique libanaise en 2005 et l'intervention armée d'Israël contre le Hezbollah en juillet 2006.

La guerre des 33 jours au crible
La guerre de juillet 2006 entre Israël et le Hezbollah continue à faire couler beaucoup d'encre. Après le livre de Renaud Girard, présenté dans notre précédent numéro, voilà que sortent deux livres consacrés à ce sujet brûlant : un ouvrage collectif dirigé par Franck Mermier et Elisabeth Picard, intitulé *Le Liban, une guerre de 33 jours*, aux éditions La Découverte et *La guerre des 33 jours*, de Gilbert Achcar et Michel Warschawski, aux éditions Textuel.

Une Iranienne et un Libyen en français
Les éditions Zulam viennent de publier pour la première fois en français les nouvelles de l'Iranienne Zohia Pirzad, *Comme tous les après-midi*, radio-scopie de la condition des femmes en Iran, tandis que Denoël sort *Au pays des hommes*, le roman autobiographique d'un Libyen anglophone vivant aux États-Unis, Hisham Matar, qui s'en prend violemment au régime de Kadhafi. Il faut dire que le propre père de l'auteur a été enlevé et emprisonné en Libye. Depuis 1990, on est sans nouvelles de lui.

Parutions attendues en 2007
Plusieurs parutions plus ou moins importantes sont attendues en France durant l'année 2007, perturbée par la présidentielle et les législatives : en février, *Forteresse digitale* un roman d'espionnage de Dan Brown, l'auteur de *Da Vinci Code* ; en avril, *Jésus de Nazareth* du pape Benoît XVI et *Les œuvres poétiques* d'Aragon dans la Pléiade ; en mai, le dernier Paulo Coelho, intitulé *La sorcière de Portobello*, ainsi que *L'erreur est humaine*, recueil de nouvelles de Woody Allen et le dernier roman d'Anna Gavaldà ; en juin, en principe, les romans de Marc Levy et de Frédéric Beigbeder ; en septembre, le dernier John Le Carré et le nouveau roman d'Alexandre Jardin... sans compter, évidemment, d'innombrables essais consacrés à l'actualité politique et au duel Sarkozy-Royal !

À voir

Piaf à la une
À l'occasion de la sortie le 14 février du film *La Môme* d'Olivier Dahan avec Marion Cotillard, plusieurs ouvrages relatifs à Edith Piaf sont annoncés : *Piaf secrète* de Jean Noli et *Piaf, le livre d'Edith* de Silvain Reiner, aux éditions de l'Archipel ; *Au bal de la chance*, l'autobiographie de Piaf préfacée par Jean Cocteau chez Archipoche, ainsi que *La vie pas toujours rose d'Edith Piaf* de Philippe Crocq et Jean Mareska aux éditions du Rocher.

L'enfance d'Hannibal
En même temps que la parution chez Albin Michel de *Hannibal Lecter, les origines du mal*, de Thomas Harris qui raconte l'enfance du héros du *Silence des Agneaux*, sort un film consacré à ce personnage inquiétant. Dans le rôle principal, un Français : Gaspard Ulliel.

Paul Auster s'adapte au cinéma
La Vie intérieure de Martin Frost de Paul Auster sort au cinéma en février, avec comme réalisateur... Paul Auster lui-même, et Irène Jacob, Griffin Dunne et Michael Imperioli dans les rôles principaux. L'éditeur français du romancier américain, Actes Sud, en profite pour rééditer *Brooklyn Bridge* et publier son dernier roman, *Dans le scriptorium*.

Anna Gavaldà à l'écran
Ensemble c'est tout, adaptation du roman d'Anna Gavaldà, sort en France le 21 mars. Produit et réalisé par Claude Berri, il réunira Audrey Tautou et Guillaume Canet.

FARÈS SASSINE

ZEINA ANTONIOS

Témoignage

Un été à Beyrouth

BEYROUTH, ÉTÉ 2006, de Nadine Chéhadé, Caroline Hatem et Yasmina Raffoul, *Les Bords perdus*, 2006.

Juillet 2006 : le Liban est sous les bombes. Ses habitants, pris de court, assistent à sa destruction. Pour exprimer leurs souffrances et leur rage, plusieurs Libanais créent des blogs où ils racontent la vie quoti-

dienne durant ses trente-trois jours de mauvais rêve. C'est ce que font, entre autres, Nadine Chéhadé et Yasmina Raffoul. Leurs textes sont très vite découverts par Les bords perdus, un petit éditeur franco-libanais travaillant en dehors des circuits commerciaux, qui propose aux jeunes femmes de publier une partie de leurs journaux de guerre. Il y ajoute le texte d'une troisième Libanaise, Caroline Hatem. Ainsi naît

Beyrouth, été 2006, un élégant et très beau petit ouvrage. Trois auteurs, trois styles différents qui nous éclairent sur les différentes façon de percevoir un seul et même événement : description très fine de l'environnement quotidien par temps de guerre et des angoisses qu'il peut générer chez Chéhadé et Raffoul, considérations sur le sens et la difficulté de l'exil chez Hatem. Et, chez les trois, un humour discret et

désespéré. Trois séries de fragments ordonnés de manière chronologique et qui, finalement, couvrent l'ensemble de la guerre et nous plongent dans l'ambiance qui a prévalu à Beyrouth cet été : des ponts détruits à la pénurie de carburant en passant par l'enfer acharné de vivre quand même ou par l'obligation de l'exode... Les trois récits nous montrent également à quel point le peuple libanais vit dans la

hantise de la guerre *d'avant*, selon un des leitmotivs de Nadine Chéhadé, et dans la crainte d'une nouvelle guerre civile. *Beyrouth, été 2006*, c'est le récit que chacun de nous aurait voulu écrire pour raconter ce qu'il a enduré l'été dernier et se débarrasser du poids d'un cauchemar vécu dans l'impuissance.

Jean-Christophe Rufin, de la médecine sans frontières au polar vert

L'auteur de *Rouge Brésil*, prix Goncourt 2001, pionnier de la médecine « sans frontières », a choisi de se frotter au polar en hommage à John Le Carré. Dans son dernier roman, *Le Parfum d'Adam*, Jean-Christophe Rufin explore l'écologie radicale. Un thriller intelligent qui tient le lecteur en haleine de la première page à la dernière.

En 1997, son premier livre, *L'Abyssin*, contait les aventures de l'apothicaire Jean-Baptiste Poncet devenu ambassadeur du Négus, l'empereur d'Éthiopie, à la cour de Louis XIV. Séduite, l'Académie Goncourt lui décernait d'emblée le prix du premier roman. Quatre ans plus tard, cette même académie lui attribuait le prestigieux prix Goncourt pour *Rouge Brésil* qui raconte le face-à-face entre la civilisation européenne et le monde indien. Entre-temps, ce médecin qui fut président de l'association Action contre la faim jusqu'en 2006, a raflé l'Interallié en 1999 pour *Asmara et ses causes perdues*, regard triste et réaliste sur ses propres missions médicales en Érythrée. Engagé depuis ses premières gardes en neurologie, Jean-Christophe Rufin est un marathonien. En vingt ans, il a baladé sa blouse blanche aux quatre coins du monde et en a rapporté des histoires qui, depuis, ne cessent de nourrir la trame de ses romans. Mais son imaginaire ne se limite pas à la fiction. Homme d'action, éloigné de la figure classique de l'écrivain torturé, il rédige des rapports pour le Premier ministre sur l'antisémitisme, endosse l'habit d'attaché culturel au Brésil et mène de délicates missions en Bosnie, mandaté par le ministère de la Défense. Au fil de son œuvre, il mène une réflexion en phase avec son temps et questionne les grands défis contemporains. Après la globalisation, il attaque cette fois l'écologie sous ses formes les plus ra-



© Philippe Matsas / Opale

dicales. Thriller bâti sur le modèle du *Silence des agneaux* de Thomas Harris, à partir d'une lecture attentive des travaux des principaux théoriciens de l'écologie (Arne Naess, David Ehrenfeld, John Lovelock, Serge Latouche),

Devenir médecin a toujours été une évidence pour moi. Mon grand-père était effectivement médecin et j'admirais la manière dont il exerçait son métier. Comme je n'avais pas de père, je ne m'imaginai pas faire autre chose, même si l'écriture m'a toujours attiré. Après mes études de médecine, j'ai fait mes premières armes en Tunisie en tant que coopérant. J'étais alors dans un service de maternité et nous avions très peu de moyens. C'était presque une médecine de

figure s'est malheureusement répété à Sarajevo, Mogadiscio, Kigali...

Vous avez travaillé pour François Léotard lorsqu'il était ministre de la Défense. Quelles leçons tirez-vous de votre fonction dans la gestion des conflits ?

François Léotard avait une vision très idéaliste de son poste. Il rêvait d'un ministère de la Défense qui deviendrait, à terme, celui de la paix. À l'époque, on croyait beaucoup aux opérations de maintien de la paix sous l'égide du chapitre VI de la Charte onusienne. Aujourd'hui, je pense que c'est une erreur. Si les militaires ou les Casques bleus interviennent, ils doivent le faire sous le couvert du chapitre VII, c'est-à-dire être des forces d'imposition de la paix. Et agir en conséquence. En Bosnie, l'erreur et le drame venaient du fait que la Finul agissait sous le chapitre VI « maintien de la paix ». Les Casques bleus étaient seulement une force d'interposition. Or, celle-ci n'était pas reconnue par les parties en présence, les Serbes d'un côté, les Croates et les Bosniaques de l'autre. Quand ils se faisaient tirer dessus, les militaires devaient faire remonter au Conseil de sécurité un rapport et prouver qu'il y avait volonté de nuire et danger avant de

pouvoir répondre. Il était toujours trop tard. Avec le chapitre VII, les Casques bleus ont le droit d'ouvrir le feu.

Comment avez-vous connu ce milieu de l'écologie radicale qui est au cœur du Parfum d'Adam ?

Je n'ai appartenu à aucune organisation de ce type, mais je connais bien le monde militant et associatif, surtout humanitaire. Mon intérêt pour l'écologie radicale est venu un peu par hasard, à l'occasion d'une enquête sur... les baleines. J'avais le projet de raconter l'histoire du mouvement de lutte contre la chasse à la baleine. J'ai alors découvert qu'une partie des militants « historiques » de Greenpeace avaient quitté l'association pour passer à une véritable action armée, quasi terroriste. En France, on considère généralement l'écologie comme un mouvement modéré, mais elle peut aussi conduire à une mise en cause radicale de l'espèce humaine et à des actions meurtrières.

De quelle manière avez-vous enquêté ? Comment travaillez-vous ?

J'écris très vite, en quelques mois. Mais je réunis auparavant toute ma documentation. Sans être un rat de bibliothèque, je lis beaucoup sur les sujets

qui m'intéressent. Je compile sans ordre, chemin faisant. Le plus compliqué est le passage de la documentation à la fiction. Au départ, je voulais écrire un roman « vrai », basé sur des personnages existants, scénariser des faits réels. Très vite, je me suis heurté au problème : comment donner plus d'ampleur à mes personnages tout en restant fidèle à la vérité ? La forme romanesque m'a ouvert plus de possibilités, et m'a permis de faire découvrir de manière plus simple la complexité de ce sujet et l'importance des enjeux qui s'y rattachent.

Un des personnages-clés du roman, Archibald, est un vieux routard du renseignement. Vous êtes-vous inspiré de personnages réels ?

Le renseignement est effectivement l'un des thèmes de mon roman. Certaines personnes m'ont initié à ce milieu, dont sir Ronald G., ancien chef des SAS britanniques, qui m'a servi de modèle pour le personnage d'Archi. J'ai connu divers « agents secrets » lors de mes missions dans les Balkans ou en Afrique. J'ai gardé des liens avec eux. En général, ils sont très fidèles.

Pourquoi avoir choisi une héroïne, Juliette ? Les femmes sont-elles plus idéalistes, plus fragiles, de meilleures proies pour les groupuscules extrémistes et autres gourous ?

Les « profiteurs » de la police connaissent bien ce type de personnage. Il s'agit de femmes jeunes, souvent très réservées et victimes d'une éducation répressive, qui trouvent tout à coup dans le militantisme violent un moyen de libération personnelle. Elles sont souvent utilisées par les mouvements extrémistes pour mener des opérations dangereuses, voire kamikazes.

Quel avantage le polar offre-t-il au romancier ? Avez-vous cherché à effrayer le lecteur afin de l'interpeller sur le fond ou seulement le captiver par un sujet haletant ?

En faisant vivre des « aventures extraordinaires à des gens ordinaires », je veux permettre au lecteur de découvrir des sujets auxquels il ne connaît rien, sans le lasser par de lourdes thèses ni lui demander une attention pénible. Je voudrais que sa motivation soit le plaisir de lire, de tourner les pages, et qu'au fil de sa lecture, il se pose de nouvelles questions, découvre de nouvelles réalités. Pour cela, le polar est le mode littéraire idéal !

Propos recueillis par
NATHALIE SIX

LE PARFUM D'ADAM, de Jean-Christophe Rufin, Flammarion, 538 p.

« Le Liban est un laboratoire : il annonce ce qui va se passer dans le reste de la planète... Beyrouth a été l'un des premiers théâtres de guerre civile »

Le Parfum d'Adam dénonce une dérive néomalthusienne, selon laquelle les famines sont finalement un bon moyen de se débarrasser des pauvres. Croisé des temps modernes, Jean-Christophe Rufin donne ses lettres de noblesse à un nouveau genre : le polar vert, qui n'existait jusqu'à présent que dans la littérature anglo-saxonne.

Vous avez été élevé par votre grand-père qui était médecin et qui fut déporté pendant deux ans à Buchenwald pour avoir caché des résistants en 1940. Est-ce lui qui vous a donné l'envie de devenir médecin ?

guerre : les femmes arrivaient à dos de mulet ; en moins de deux mois, nous avons épuisé notre stock annuel de morphine !

Votre expérience dans les ONG vous aide sans doute à mieux analyser les conflits. Comment jugez-vous le cas libanais ?

Le Liban est un laboratoire : il annonce ce qui va se passer dans le reste de la planète. En effet, depuis la fin de la guerre froide, les conflits ont changé de visage. Beyrouth a été l'un des premiers théâtres de guerre civile. Ensuite, ce cas

Parution

Chronique de l'Égypte, de Farouk à Nasser

LE COLONEL ET L'ENFANT-ROI. MÉMOIRES D'ÉGYPTE, de Gilbert Sinoué, Jean-Claude Lattès, 2006, 356 p.

L'Égypte ancienne a toujours fasciné les lecteurs. On ne peut pas en dire autant à propos de l'Égypte contemporaine, bien que le passage de la royauté de Farouk I^{er} à la république de Nasser ait été une aventure marquante pour le monde arabe. Si Gilbert Sinoué s'est intéressé à cette période, c'est parce qu'il est lui-même né en Égypte en 1947 et qu'il y a vécu jusqu'à la fin de l'année 1965. *Le Colonel et l'Enfant-roi. Mémoires d'Égypte* est à la fois une chronique de l'histoire moderne de l'Égypte de 1948 à 1970 et un livre de souvenirs. Il est composé comme une tresse et les chapitres sur le roi alternent avec ceux sur Nasser, les souvenirs personnels de l'auteur s'intercalant au milieu de cette reconstitution historique.

Le récit commence en 1948, au moment de la création de l'État d'Israël, lorsque les États arabes envoient leurs troupes libérer la Palestine. Dans un train bondé de soldats, trois sous-officiers égyptiens, Abdel-Hakim Amer, Zakaria Mohieddine et Gamal Abdel-Nasser font connaissance. Commence

alors le récit de la vie de Nasser, né en 1918. D'où vient-il ? Quel a été son parcours ? Comment est-il arrivé au sommet du pouvoir égyptien ? L'auteur nous raconte la constitution des Officiers libres, le coup d'État réussi de 1952, la mise à l'écart de Naguib, l'ascension de Nasser, la maladresse américaine qui jette le raïs dans les bras des Soviétiques, la nationalisation du canal de Suez et la riposte occidentale, le mariage raté entre la Syrie et l'Égypte, la liquidation de la bourgeoisie égyptienne. « Nasser est devenu fou », écrit Sinoué. *Il a non seulement décapité l'intelligentsia, mais annihilé ce brasage ethnique qui faisait toute la force et la richesse culturelle de l'Égypte.* La guerre de 1967 sera une déculottée terrible, mais le peuple égyptien refusera la démission du raïs qui mourra d'une crise cardiaque, trois ans plus tard. Farouk, lui, est né en 1920. Nous ne saurons rien de lui avant ses seize ans et son arrivée à Alexandrie, le 15 mai 1936, à la suite de la mort de son père Fouad. Le roi ne gouvernera pas : il sera un jouet entre les mains des Britanniques et n'aura d'autre choix que de céder à leurs exigences. « Rarement monarque fut autant conspué, blâmé, désapprouvé, injurié, méprisé. » Sinoué évoque sa cleptomanie, ses deux mariages, son amour du jeu, ses déboi-

tes avec les Anglais, son exil, sa boulimie, ses maîtresses et même des détails intimes sur sa sexualité...

Parallèlement à ces deux sagas, Sinoué nous raconte son enfance égyptienne. Maurice, son père, était propriétaire du club privé le plus huppé du Caire, *Le Scarabée* qui attira l'élite de la capitale, mais aussi de futures célébrités : Lambros Worlou (Georges Guétary), Yolanda Gigliotti (Dahlia), Giuseppe Mustacchi (Georges Moustaki), Claude François, Demis Venturis (Demis Roussos), Guy Béhar (Guy Béart), Richard Anthony, ainsi que le guitariste Alexandre Lagoya, la poétesse Andrée Chéhid et... Rudolf Hess. Un soir, *Le Scarabée* accueillit en même temps Farouk et trois autres rois déchus : Umberto II d'Italie, Zog I^{er} d'Albanie et Pierre II de Yougoslavie ! Malgré la révolution de 1952, *Le Scarabée* continuera à fonctionner jusqu'en 1955, date à laquelle il sera mis sous scellés. Maurice loue alors le bateau à deux roues à aubes de Farouk, le *Kassed Kheir* (où se produiront Jacques Brel et Charles Aznavour !), et organise les premières croisières fluviales jusqu'en Haute-Égypte. En 1964, il dépose son bilan, cède le *Kassed Kheir* au Club Méditerranée et, un an plus tard, quitte dé-

finitivement l'Égypte avec sa famille. En 1975, le *Kassed Kheir* prend feu : symbole d'une époque révolue, il re-

pose désormais au fond du Nil, en face du temple de Louxor... Sinoué a gagné son pari : son livre est passionnant et

se lit avec beaucoup de plaisir.

WADIH AUDI

LA LIBRAIRIE SONORE

A ÉCOUTER






Écoutez vos textes préférés par la voix des auteurs ou de professionnels

En vente dans les branches suivantes de la **Librairie Antoine**

ABC - Achrafieh • ABC - Dbayeh • Sin el Fil

Hubert Nyssen, éditeur du Nord au Sud

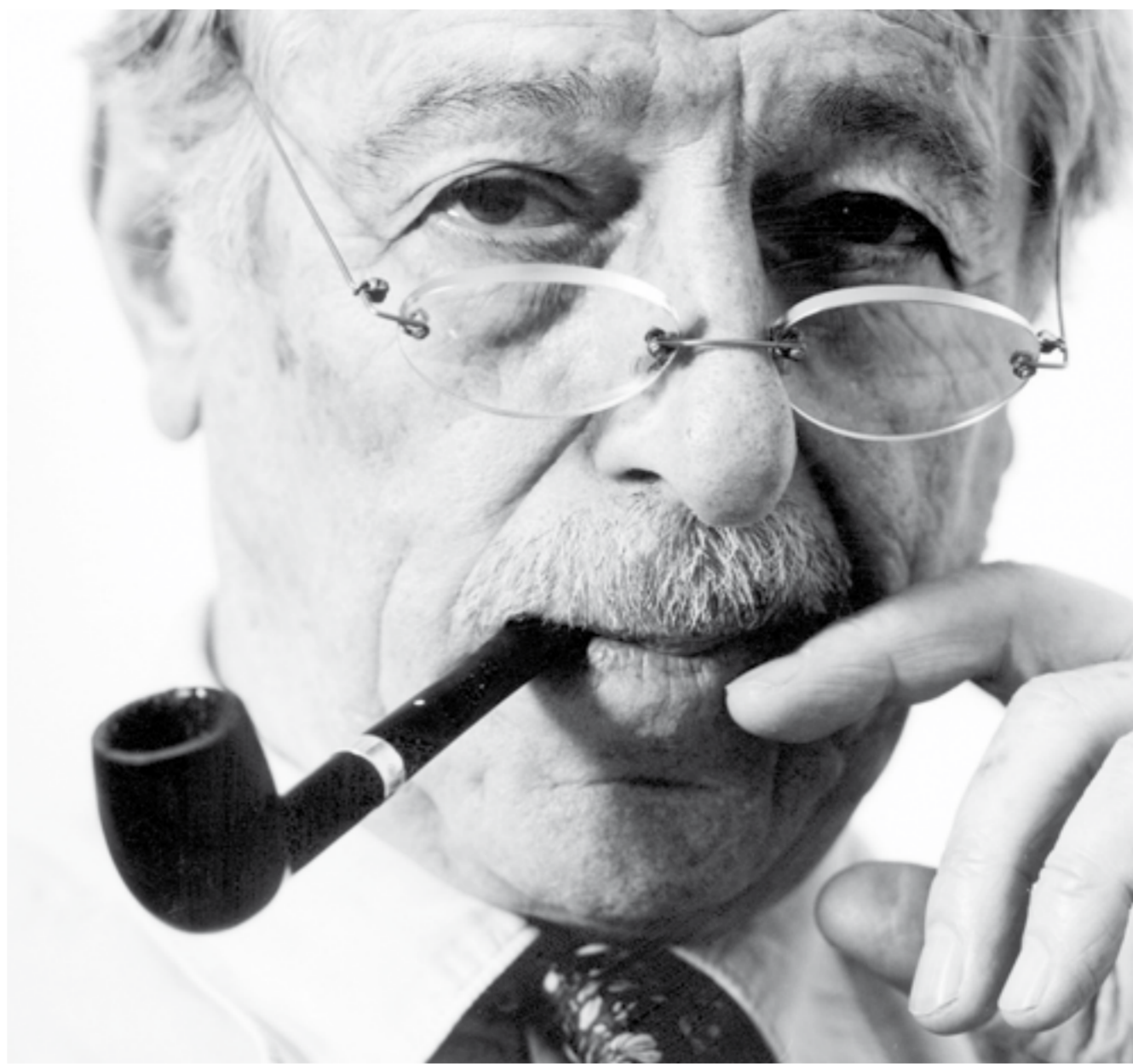
Sur les hauteurs d'Arles, dans le petit village de Paradou, Hubert Nyssen, fondateur de la prestigieuse maison d'édition Actes Sud, se consacre désormais à son unique passion : l'écriture.

Il est difficile de passer la porte de la maison où vit Hubert Nyssen depuis quarante ans sans voir le majestueux platane « planté certainement au moment où la demeure a été construite, en 1788, peu avant la Révolution ». De sa table de travail, l'éditeur-écrivain peut admirer son arbre à loisir. « Ce sont les livres et l'amour de la lecture qui m'ont amené à l'édition, ainsi que le privilège d'avoir été élevé par mes grands-parents paternels, deux progressistes qui m'ont appris l'amour des arts, des sciences et du progrès, déclare-t-il avec nostalgie. J'ai eu la chance, aussi, d'avoir deux instituteurs remarquables, Charles Hoffman, un peintre postcozzannien qui a rencontré un beau succès, et Albert Clerck, qui a connu une belle destinée d'écrivain et de poète sous le pseudonyme d'Ayguespars. Ils avaient fait le pari que je serai peintre ou écrivain. J'ai un peu dessiné et peint, et puis j'ai écrit. Un autre homme a marqué mon destin. Durant la guerre, j'appartenais à un groupe de résistants, j'ai dû me cacher dans un grenier. Le surveillant de l'Athénée dont je sortais vint me trouver avec un cabas plein de livres choisis dans la littérature médiévale. Il me promit que jamais une meilleure occasion ne se présenterait, à savoir lire la littérature française dans l'ordre chronologique. Il me dit que lorsque j'arriverai à Proust, la guerre sera terminée. Elle s'est achevée alors que je n'étais pas encore arrivé au romantisme ! » Le jeune homme s'inscrit à l'université. La création d'un cercle littéraire, celle d'un journal, les invitations de grands auteurs comme Duhamel ou Aragon à des conférences lui laissent supposer que sa vie est tracée lorsqu'un zéro pointé lui barre définitivement les por-

tes de l'institution : « Un professeur réactionnaire se trouve en face d'un étudiant qu'il juge progressiste et lui donne une note éliminatoire. » De petits boulots l'amènent alors à travailler dans une importante société de publicité américaine « C'est là que j'ai découvert la merveilleuse alchimie de la traduction, à travers celle des slogans publicitaires qu'il fallait réinterpréter. » Après quelques années, Hubert Nyssen monte « Plans », sa propre agence de communication. « Les affaires marchaient remarquablement. J'ai décidé de faire ce que je voulais et j'ai ouvert un minispace, le « théâtre de Plans », avenue Molière à Bruxelles. Je montais des pièces de Beckett et de Gogol, d'autres que j'écrivais moi-même. Je présentais des musiciens classiques ou plus fantaisistes, la chanteuse Barbara y a chanté pour la première fois en Belgique. J'organais aussi des expositions de Klein, Tapiès et Fontana. Après quelques années, j'ai voulu partir à l'aventure et je suis venu m'installer en France, ici même. » Nouveau départ pour l'homme qui se cherche encore.

« Dans l'Immeuble Yacoubian, al-Aswany utilise le meilleur du narratif arabe qu'il lie avec talent à ce que la littérature américaine possède de mieux »

l'Atelier de cartographie thématique et statistique (Actes) qui, plus tard, après la livraison d'une série de 300 cartes thématiques sur la région Provence-Alpes-Côte d'Azur (PACA), deviendra « Actes Sud ». « Lorsque j'ai relié cette somme, je me suis rendu compte que j'avais réalisé un livre. C'était ma dernière chance : créer une maison d'édition. J'ai commencé là, en 1977, avec trois personnes, dans l'amex qui fait face au mas. J'ai certainement été l'objet de quelques moqueries, mais j'y répondais en souriant que ma maison



© Philippe Grunchev / Opale

était elle aussi sur la rive gauche... du Rhône et qu'elle n'avait pas besoin des lumières de la ville, celle de la Camargue suffisait. » De premiers textes promoteurs, comme *L'automne allemand* ou *Pierre pour mémoire*, font remarquer la maison, ainsi que le format des livres qu'il invente : « Je voulais un livre facile à tenir dans la main, et le format 10-19 cm s'est imposé. L'éditeur doit trouver et faire découvrir des textes, mais il doit aussi savoir les habiller. Une belle créature ne mérite-elle pas un beau vêtement ? » Rapidement, les éditions Actes Sud investissent Arles pour s'y associer intimement. « Marié à une traductrice, Christine Le Bœuf, soucieux de l'apport de la traduction à un livre, j'ai décidé de faire d'Arles la ville des traducteurs, créés les Assises de traduction littéraire et le Collège de la traduction qui accueille des traducteurs étrangers de littérature française. » L'éditeur se spécialise rapidement dans

la littérature étrangère, franchit toutes les frontières et publie, entre autres, des écrivains d'expression arabe comme Naguib Mahfouz, Mahmoud Darwich, Elias Khoury, Rachid Daïf, Abbas Beydoun, Hanane el-Cheikh et Hassan Daoud. « Les auteurs français se moquaient et se méfiaient d'une maison d'édition installée en Provence. Mais je ne m'en souciais guère, je ne suis pas un amoureux de la littérature française contemporaine, celle qui s'inscrit aujourd'hui encore dans l'héritage du nouveau roman. Je la trouve trop nominaliste, peu ouverte sur le monde, alors que je nourris une passion pour la littérature américaine qui porte en elle une formidable puissance. Les écrivains du monde entier créent des univers nouveaux. Dans l'Immeuble Yacoubian, al-Aswany utilise le meilleur du narratif arabe qu'il lie avec talent à ce que la littérature américaine possède de mieux : il a écrit un chef-

d'œuvre que je suis fier de voir édité dans la maison que j'ai créée... » L'année 1985 est l'une des plus importantes pour l'éditeur qui découvre successivement Nina Berberova puis Paul Auster, « deux auteurs remarquables qui ont donné un nouveau souffle à Actes Sud. Ma rencontre avec Berberova a été décisive, cette petite femme née avec le siècle m'a ouvert de nouveaux horizons. Elle me disait : "Avant que tu ne meures, Hubert, il n'y aura plus de nationalité chez les écrivains." Elle avait raison : des choses merveilleuses se passent autour de nous et nous ne les voyons pas. Des rhizomes existent, qui vont du Portugal à la Chine, en passant par l'Afrique, l'Asie et les Amériques. Ils croissent et amènent une production littéraire nouvelle. Laissons faire leurs pousses ! La sagesse chinoise consiste à ne pas faire obstacle aux idées qui viennent d'ailleurs et à ne pas les confronter avec les nôtres. Il faut

être "le sage sans idée", et c'est comme cela que j'ai essayé d'être éditeur. Nina Berberova m'a permis de donner au grand public l'image de l'éditeur telle que je la conçois. Un écrivain doit se sentir en confiance, l'éditeur doit être là, à ses côtés, l'écouter, l'entendre, le soutenir et nourrir avec lui un rapport intime. J'entretiens encore de telles relations avec Nancy Huston, un auteur remarquable qui vient d'obtenir le prix Femina, une amie pour qui ce lien est indispensable. » Bien qu'il ait confié la responsabilité de sa maison d'édition à sa fille Françoise, Hubert Nyssen n'est pas totalement retiré du monde éditorial et continue à publier les livres qu'il aime dans la collection « Un endroit où aller ». Il écrit aussi inlassablement et travaille actuellement à un nouveau roman qui l'obsède, « une œuvre de formation, marquée par la passion que je nourris pour la littérature scandinave. Ce qui m'intéresse le plus dans un livre, c'est l'art de la narration, et j'y travaille avec ardeur ». Pour l'avenir de la littérature dans ce monde, l'écrivain n'est pas inquiet : « Elle se débat avec elle-même, elle a raison de s'interroger, nous sommes dans une période de transformations. Plus que jamais, nous nourrissons le désir et le besoin de nous exprimer, ils passent par l'écriture et nécessairement par la lecture. Je ne sais pas sur quels supports nous lirons à l'avenir, mais je pense que nous sommes entourés de signes qui nous annoncent ce qui va arriver et que nous ne sommes pas encore capables de comprendre. » Enfant, dans le village de Boodael, Hubert Nyssen nourrissait une fascination pour un tilleul planté sur la place centrale. Son grand-père lui disait qu'il avait peut-être connu Bruegel l'ancien qui vivait là quatre siècles plus tôt. « Par la survivance du vieux tilleul, la distance avec un passé si lointain se réduisait comme une peau de chagrin. » Aujourd'hui, l'écrivain regarde avec la même passion le platane planté devant le mas où il vit et se rappelle que place Saint-Sulpice à Paris se dresse un arbre de la même espèce, « un peu plus gros que les autres alors qu'il a le même âge. A son pied, j'ai répandu une partie des cendres de Nina Berberova. Allez le voir, vous le reconnaîtrez ! »

LAURENT BORDERIE

NEUF CAUSERIES PROMENADES, d'Hubert Nyssen, collection l'Écriture, Léméac / Actes Sud, 2006, 123 p.

Retrouvez Les carnets d'Hubert Nyssen sur www.hubertnyssen.com

Romans

La peinture et ses vestales

TU CHERCHERAS MON VISAGE, de John Updike, Seuil, 2006, 281 p.

Voilà quarante ans que John Updike fait le portrait de l'Amérique, dans une œuvre devenue aujourd'hui imposante. Inventeur de personnages qui se sont transformés en emblèmes, tel le fameux Roger Rabbit, et auteur de grandes fresques familiales, Updike est un des monuments de la littérature d'outre-Atlantique. Ses thèmes les plus familiers tournent autour de ce que furent les États-Unis aux temps des grandes dépressions et au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, et de leur évolution depuis les années cinquante. Dans son dernier livre traduit en français, *Tu chercheras mon visage*, dont la parution en anglais date de 2002 (et en attendant un ouvrage de 2004, *Terrorist*, dont la traduction est prévue pour courant 2007), Updike revient sur cette ascultation de l'histoire sociale américaine, mais cette fois à travers le filtre des mouvements artistiques qui ont fait des États-Unis, à partir de 1945, la première puissance mondiale dans le domaine de l'art, entre autres.

Tu chercheras mon visage est l'histoire d'une femme peintre, Hope Ouderkerk, qui, en l'espace d'une journée, dans sa maison isolée au cœur du Vermont, raconte sa vie à une jeune journaliste venue la faire parler de son passé. Car Hope est une femme célèbre, et célèbre pour avoir été successivement la compagne de deux géants de la peinture de l'après-guerre, Zack Mac Coy et Guy Hallowsay. Si ces noms ne disent rien, c'est parce que nous sommes dans l'univers romanesque. En

réalité, Hope est très fortement inspirée du personnage de Lee Krasner, une peintre qui fut en particulier l'épouse de Jackson Pollock, le maître incontesté de l'expressionnisme abstrait, avant d'épouser Andy Warhol, que le personnage de Hallowsay reprend en lui attribuant aussi les traits d'un autre membre du *pop art* des années soixante, John Rauschenberg.

Le roman de Updike a un pouvoir étrange. Car c'est d'abord et indubitablement une œuvre d'imagination, qui met en scène un tête-à-tête tendre, mais impitoyable, entre deux femmes, dans un décor sauvage et une grande maison fatiguée. Tout ce que Hope raconte est par ailleurs une « mise en fiction » de la vie d'une personne réelle, une vie probablement ici entièrement réinterprétée, voire inventée. Mais ce livre est en même temps une traversée de la vie artistique américaine à partir de 1940, ce qui fait que les innombrables personnages qui en constituent le trame, à commencer par Hope elle-même et ses différents maris, sont facilement identifiables comme les principaux acteurs de la vie picturale de cette époque, de Barnett Newman et Mark Rothko, aux maîtres du *pop art* et des tendances picturales d'aujourd'hui. Ce qui aboutit à un jeu assez curieux entre le réel et l'imaginaire, qui fait vivre le lecteur dans l'intimité de la vie des grands maîtres de l'art de la seconde moitié du siècle passé.

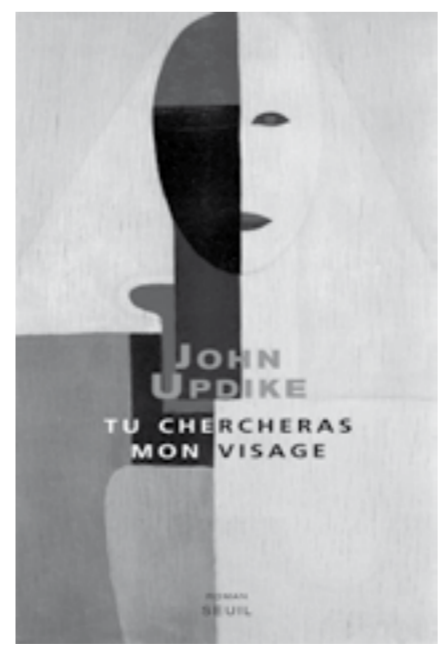
Mais ce n'est pas là le seul intérêt de l'ouvrage de Updike. Ce que ce dernier réalise par l'intermédiaire de ce magnifique autoportrait de femme, c'est d'abord une relecture de l'histoire de la peinture des États-Unis à la

lumière de sa propre vision, non dénuée d'idéologie, de l'histoire sociale et intellectuelle de ce pays. Updike insiste sur le fait que l'expressionnisme abstrait fut un moment de grande illusion un peu romantique sur les possibilités d'exprimer les profondeurs de l'être par une maîtrise sauvage de la pure couleur, tandis que le *pop art* apparaît ensuite comme l'exaltation de la beauté crue de tous les produits de la société industrielle. Rien d'autre qu'évident, sauf qu'en poussant un peu, il apparaît assez clairement que le romancier fait de l'expressionnisme abstrait l'emblème d'une sorte de conservatisme fortement terrien, où la passion et la rage de peindre sont assimilées à une forme de prière et de relation au divin, tandis que les rapports à la couleur et à sa matière y sont implicitement comparés au lien de l'homme à la terre, à la matérialité sensuelle, tendre et cruelle de la nature. À l'inverse, le *pop art* est assimilé à un mode d'être plus moderne, où le monde vient spontanément à l'homme sans effort, sous la forme de produits manufacturés mais qui, de ce fait, le coupe de l'univers et d'un rapport plus spirituel, voire transcendant, à la création et au cosmos.

Grand roman de la peinture américaine, *Tu chercheras mon visage* raconte cette dernière à travers le récit d'une femme qui en fut le premier témoin. Cela a la profonde beauté de ce qui est vécu dans la chair même, de l'intérieur, au jour le jour, au sein de couples peu ordinaires, où les hommes sont des génies aussi bien que des êtres travaillés par d'incontrôlables passions et par le sentiment de la primauté terriblement égoïste de leur art sur tout le reste. Dans cet univers, les

femmes sont, jusqu'à l'abnégation et la négation de soi, les vestales d'un culte cruel et majestueux, celui de la création artistique. Écrit selon un procédé de passage alterné entre récit à la première personne avec deux destinataires (le lecteur et l'intervieweuse) et un récit à la troisième personne où le destinataire n'est plus que le seul lecteur, le livre progresse selon la loi des digressions et des ramifications qui sont le propre de la mémoire et du jeu des souvenirs. Mais il est aussi l'occasion de superbes descriptions de la beauté du monde, de la vie quotidienne, de la couleur du ciel, du basculement du jour, et tout cela finit par faire de *Tu chercheras mon visage* un livre dont on sort ébloui.

CHARIF MAJDALANI



Ombres et lumières

L'ARMOIRE DES OMBRES, de Hyam Yared, Sabine Wespieser, 2006, 160 p.

Par petites touches, avec des phrases courtes et ironiques qui semblent souvent coupées en plein élan, Hyam Yared construit un roman inscrit dans ce que nous pourrions appeler une réalité fictive : le cadre du récit est bien Beyrouth au moment des manifestations de 2005, mais c'est aussi un petit théâtre de la ville où le personnage principal est la seule actrice d'une pièce sans scénario, dont le metteur en scène est absent. Pour l'aider à improviser son texte tous les soirs devant le public, il y a une armoire remplie d'ombres d'une part et de l'autre Saad el Nouir, le technicien son et lumière dont la fonction dans le roman est essentielle, puisque ce n'est que grâce à lui que peuvent nous apparaître les personnages de la pièce, qui ne sont que des ombres.

Sentiment d'irréalité donc – tout est jeu d'ombres et de lumière – qui se rattache étroitement à l'univers du théâtre : le metteur en scène n'a pas de visage, il faut laisser son ombre au vestiaire avant d'entrer comme on laisserait son manteau, les ombres prennent vie, deviennent des personnages à part entière... même le temps n'est plus un repère tant les durées sont imprécises et la chronologie floue. Mais face à ce monde poétisé, l'écrivain raconte aussi un monde tristement réaliste, celui de la société libanaise d'aujourd'hui, avec son hypocrisie et ses tabous.

À travers ces deux mondes, se profilent les deux thèmes essentiels du roman. Le théâtre est ainsi le lieu de la quête de soi. L'armoire, c'est l'actrice

elle-même et les ombres représentent chacune une part profonde de sa personnalité dont, à mesure que le temps passe, elle découvre la complexité et la multiplicité. Elle se retrouve ainsi confrontée à l'ombre de sa mère, aux traumatismes de son enfance, aux femmes qu'elle a été tour à tour ou simultanément : la femme mariée, la prostituée, la nymphomane... Avant d'entrer sur scène, elle doit laisser son ombre au vestiaire, c'est-à-dire oublier sa doubleur familiale, ce qu'elle pense être, pour découvrir petit à petit ce qu'elle est réellement.

À partir de ces histoires imaginées, l'écrivain peut aborder le second thème essentiel de son roman : la révolte. Hyam Yared brise les tabous et traite explicitement de thèmes comme le viol, l'homosexualité, l'échangement et la prostitution – et ce, sur une scène de théâtre, comme un pied de nez à la censure. C'est alors, parallèlement à la fiction, une plongée dans la réalité la plus banale et la plus misérable d'une société libanaise où la femme n'a aucun droit. Chaque histoire est une critique, une dénonciation des normes d'une société attachée à ses traditions.

L'Armoire des ombres raconte de manière originale le combat du personnage principal, combat intérieur, personnel entre une identité qui est comme un masque que veut lui imposer la société libanaise (représentée par le personnage de la mère) et son identité propre qu'elle reconstruit tout au long de la pièce grâce aux ombres qui sortent, l'une après l'autre, de l'armoire. Un premier roman courageux, qui bouscule les conventions.

STÉPHANIE JABRE